

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Us. \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendus dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 617.—SAMEDI, 29 FEVRIER 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MME SARAH-BERNHARDT, DANS LE ROLE DE "GISMONDA", DE VICTORIEN SARDOU

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 29 FEVRIER 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre Nous, par Léon Ledieu. — Chronique européenne, par Raoul Bresseau. — Carnet du *Monde Illustré*. — Nouvelle canadienne (avec gravure) : Les aventures de Nicolas Martin, par Régis Roy. — Un agitateur, par A. Roguenant. — Une découverte photographique, par A. Brun. — Aventures de chasse (avec gravure), par Léon Garand. — Figures d'actualité. — Monument de glace (avec gravure). — Notes et faits. — Passe-temps récréatif (avec gravure). — La première pipe de Toto. — Choses et autres. — Les dames. — Feuilleton : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Mme Sarah-Bernhardt, dans le rôle de *Gismonda*, de Victorien Sardou. — Mme Sarah-Bernhardt dans le rôle de *Camille*. — Portrait de Mme Sarah-Bernhardt. — Les déportés politiques en Sibérie : Le gouverneur visitant les prisonniers. — Nouvelle découverte photographique : Appareil de Wright pour la photographie, système Röntgen. — Portraits : Le Dr Nansen ; Le général Weyler. — Photographie d'une main ornée d'une bague—Tube de Crooke faisant voir l'ombre

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



VOICI un fait sans précédent, je crois, dans l'histoire du Barreau canadien.

L'honorable Gédéon Ouimet vient de se faire réinscrire au tableau des avocats de la province, après une interruption de vingt-deux années d'exercice de sa profession, à l'âge de soixante-treize ans ! Il faut reconnaître que certains hommes, nés dans le premier quart de notre siècle qui touche à sa fin, étaient rudement trempés, et l'on ne peut réprimer un sentiment d'admiration en voyant cet exemple d'un vieillard, qui ne peut rester dans l'inaction et qui travaille encore comme s'il ignorait la signification du mot "repos".

Mais ce qualificatif de vieillard, je me hâte de le dire, va très mal à l'honorable G. Oui-

met, toujours vert, alerte et qui trouve les journées trop courtes pour les travaux qu'il a constamment sur le métier.

Et vraiment, il pourrait répondre comme Alexandre Dumas à qui l'on disait un jour :

—Mais, maître, pourquoi travaillez-vous tant ?

—Que voulez-vous, je n'ai pas autre chose à faire.

La haute compétence que l'honorable G. Ouimet a acquise dans les questions scolaires pendant les vingt-deux ans qu'il a rempli les importantes fonctions de surintendant de l'instruction publique, fait de lui une autorité reconnue et dont les conseils ont une importance indiscutable.

Je vous donnerai un jour un aperçu de la vie de cet honnête homme, vie si bien remplie que les jeunes gens pourront en tirer profit.

L'honorable G. Ouimet a été admis au barreau en 1844.

Deux avocats, dont les noms figurent au tableau sont cependant plus anciens que lui : M. John-J. Day, C.R., de Montréal, reçu en 1834, et M. L.-J. Baillargé, C.R., de Québec, en 1835.

* * Vous parlerai-je du froid ?

Oh ! pas longtemps, car le souvenir seul des journées sibériennes que nous avons passées est tellement cuisant, qu'il ce serait peut-être aggraver les rhumes, congestions et inflammations qui forment le cortège ordinaire de "Jack Frost."

En voyant, dans les dépêches, que le thermomètre était descendu à 56 degrés, à Edmonton, et à 48 à Calgary, je me suis demandé avec effroi quelles ont été les souffrances des habitants de cette immense prairie qui forme notre territoire du Nord-Ouest.

Cela a dû être quelque chose d'épouvantable.

A Montréal et à Québec, on s'est contenté d'une trentaine de degrés, ce qui est encore très dur.

On parlait, l'autre jour, de cette température glaciale, et nous nous demandions quelle pouvait être la cause déterminante de la vague froide qui est ainsi passée sur l'Amérique du Nord.

—La cause, mais elle est bien connue, dit X... ; ne savez-vous pas que le Dr Nansen, l'explorateur norvégien, vient justement de découvrir le pôle Nord, et que, ayant commis cette imprudence, il est naturel que le froid se soit échappé et...

—Assez, assez !

Cela me rappelle le mot de Provencher qui avait pris Jacques Cartier en grippe :

—Découvrir le Canada, disait-il, un pays si froid, mais c'est absurde, idiot ; il aurait dû le couvrir, au contraire !

Un bon mot tiré d'un journal anglais, au moment où il a fait si froid :

"Dr Nansen, please close the door behind you !"

Rien de plus.

* * Diable ! Diable ! il se passe de singulières choses dans notre bon pays et voilà que Dame Justice voudrait mettre son nez dans certaines affaires secrètes où elle n'a que faire.

Le secret ! Beaucoup n'y croient pas, et le bonhomme La Fontaine connaissait bien l'humanité quand il a dit :

Rien ne pèse tant qu'un secret,
Le porter loin est difficile aux dames
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

C'est parfaitement vrai et il est très rare, en effet, qu'un secret, si grave qu'il puisse

être, soit bien gardé. On arrive toujours à le pénétrer et, dans l'histoire, je n'en vois guère qu'un dont l'explication nous échappe : celui du "Masque de fer".

Et pourtant, il en est d'autres que l'on confie tous les jours à l'oreille de certaines personnes et qui ne sont jamais dévoilées : ce sont les secrets de la confession.

On l'a dit et redit, jamais prêtre même indigne, tombé, apostat, n'a trahi le serment qu'il avait fait, de garder closes ses lèvres, en ce qui regarde les aveux de ses pénitents.

Il y a même dans ce silence si bien gardé quelque chose de si grand et de si mystérieux que la raison humaine en reste confondue.

Et voici qu'un juge voudrait forcer un prêtre à lui répéter ce qui s'est dit dans le confessionnal.

Ne criez pas à l'in vraisemblance, si bizarre qu'elle puisse paraître :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Voici les faits très succincts :

Un jeune garçon commence son apprentissage chez un individu quelconque ; au bout d'un certain temps l'apprenti quitte son patron *Inde ira*. Poursuite en dommages.

C'est alors que le curé de la paroisse, M. Gill, comparut comme témoin et attesta sous serment que jamais il n'avait donné au jeune homme le conseil de quitter son patron.

C'était bien clair, n'est-ce pas ? cependant le juge Lynch ne l'a pas pris ainsi et a demandé à M. Gill, si, au confessionnal, il n'avait pas été question de cette affaire, avec l'apprenti, question tellement stupéfiante que le curé demanda à réfléchir.

Quand il comparut de nouveau devant le juge, M. Gill lui dit que son devoir était de ne pas répondre à cette question qui touchait au secret de la confession, ce qui était parfaitement exact.

Le juge lui intima de nouveau l'ordre de répondre et sur le refus calme et digne du curé, condamna celui-ci à l'emprisonnement jusqu'à réponse à la question.

Cette affaire a créé un émoi bien naturel dans toute la région et, comme appel à une interjeté de la décision du juge, l'exécution de la sentence a été suspendue.

Je vous le répète, le fait est très grave, et bien que son issue ne soit pas douteuse, c'est-à-dire que les tribunaux supérieurs décideront en faveur de M. Gill, il n'en est pas moins pénible d'avoir à enregistrer pareille chose.

Voilà ce que l'on dit, ce que l'on rapporte et ce qu'on écrit, et maintenant, il reste encore cette espérance, c'est qu'il y a eu peut-être un malentendu, qu'on s'est mal compris, et que l'on arrivera à meilleure entente.

Vouloir forcer un prêtre à violer le serment de la confession, c'est vouloir le forcer à commettre une infamie doublée d'une illégitimité.

Attendons les événements.

La France va célébrer, cette année, par un jubilé, le quatorze centième anniversaire de la conversion de Clovis.

C'est en pleine bataille, vous le savez, la bataille de Tolbiac, que le roi de France promit d'abjurer ses dieux et de se faire baptiser. *S'il remportait la victoire.*

Ce rude guerrier entendait les affaires, n'en faisait que donnant donnant, et le sort de la journée lui ayant été favorable, il s'exécuta en homme d'honneur.

Or, voici ce qui se passa en cette journée suprême :

Son armée se composait de beaucoup de païens, comme lui, mais elle comptait aussi bon nombre de chrétiens qui regrettaient d'avoir un chef idolâtre et, quand, dans la dé-

route qui commençait, ils entendirent ce cri de Clovis : " Dieu de Clotilde, donne moi la victoire et je suis à toi ! " les soldats chrétiens, pulsant dans leur foi un nouveau courage, revinrent au combat et, dans une poussée irrésistible, refoulèrent l'ennemi, qui se croyait déjà vainqueur.

C'était donc bien le Dieu de Clotilde qui avait changé la défaite en victoire.

L'instruction religieuse nécessaire au néophyte fut l'œuvre de saint Rémy et, le 4 octobre 496, Clovis fut baptisé à Reims, avec trois mille de ses guerriers.

C'était le baptême de la France, et de ce jour date aussi la constitution de la monarchie française.

La France fait bien de célébrer ce grand événement, c'est une belle pensée, et je ne crains pas trop m'avancer en disant que le Canada voudra participer à la démonstration grandiose qui aura lieu l'automne prochain. Une délégation, composée de Canadiens-français, devrait y assister et y représenter la Nouvelle-France, conquise au christianisme par nos pères.

En même temps et le même jour, ce devrait être grande fête sur la terre canadienne ; un *Te Deum* devrait être chanté dans toutes nos paroisses et l'hymne de reconnaissance partant de plus d'un million de poitrines serait agréable à Dieu.

Voici, à ce propos, un passage d'une lettre écrite par le pape lui-même à Mgr Langléux, cardinal-archevêque de Reims.

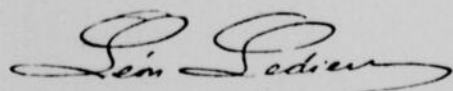
Sa Sainteté approuve le projet du digne successeur de saint Rémy :

Au déclin de ce siècle et à l'aube de celui qui s'annonce, en ces temps difficiles qui mettent en mouvement tous les peuples et tous les éléments du corps social, en cet âge où les âmes agitées, inquiètes, semblent altérées de justice, — de cette justice que Notre-Seigneur seul peut verser à flots, — il faut que le baptême de Clovis et de ses guerriers se renouvelle en esprit et reproduise, à quatorze siècles de distance, les fruits merveilleux d'autrefois : l'union sociale, sous un pouvoir sage, respecté, et la filialité sincère envers l'Église catholique. — Cette union des Français, vous le savez, Notre Cher Fils, a été l'objet constant de Notre sollicitude, et Nous l'appelons encore aujourd'hui avec une croissante ardeur. En vérité, quelle occasion pourrait être plus favorable et sainte pour manager et augmenter entre eux l'union d'esprit, de volonté, d'action dans la poursuite du bien commun, que la commémoration solennelle de l'événement formé qui fut pour la France le principe du salut et la source de tant de gloire !

En attendant, Notre Cher Fils, les catholiques doivent se reprendre et s'affirmer comme des fils de leur père, d'autant plus intrépides et plus prudents qu'ils sentent une puissance ténébreuse mettre plus de persistance à ruiner autour d'eux tout ce qu'il y a de bienfaisant et de sacré ; s'imposer au respect de tous par la force invincible de l'unité ; prendre avec clarté et courage, conformément à la doctrine exposée dans Nos Encycliques, l'initiative de tous les vrais progrès sociaux ; se montrer des défenseurs patients et les conseillers éclairés des faibles et des déshérités ; se tenir enfin au premier rang parmi ceux qui ont l'intention loyale, à quelque degré que ce soit, de concourir à faire régner partout, contre les ennemis de tout ordre, les éternels principes de la justice et de la civilisation chrétienne.

Si vous avez lu attentivement, vous avez dû voir quelles idées de progrès animent le chef de la chrétienté.

Vous pouvez même relire, cela ne vous fera pas de mal.



Si vous voulez que l'homme vive, laissez vivre en lui l'espérance. — EMILE ZOLA.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 2 février 1896.

De ce temps-ci, la grande ville est peuplée et la gaieté des théâtres prime tout, mais la nature, qui ne va jamais à un café-concert, est d'une grande tristesse. Pourtant, depuis hier, le ciel devient un peu plus clair, et le soleil, qui semblait s'être brouillé avec Paris, vient de surgir vainqueur du brouillard.

La journée d'aujourd'hui est donc belle, et février s'avance, rieur, en portant gaillardement le gai carnaval sur ses épaules.

Bientôt, au Mardi-Gras, nous allons voir le *bauf-gras* se promener triomphalement sur les boulevards. Mais je vous en reparlerai.

Nos amis, les étudiants canadiens ici, se proposent de passer joyeusement ensemble la soirée du samedi qui précédera le dimanche gras.

Comme je suis du raisonnable complot, je vous en causerai avec indiscretion dans ma chronique qui suivra.

Le plus grand événement du jour, à Paris, n'est pas une question de politique internationale, mais c'est la polémique de Rochefort avec madame Séverine.

De l'opinion de tous, il est évident que la vaillante femme écrivain a donné la leçon qu'il méritait au vieux scélérat.

Elle a pris — avec raison — la défense de ses confrères accusés et ne pouvant se défendre, puisque la loi les baillonne actuellement.

C'est là un acte de courage auquel nous applaudissons de tout cœur.

Les événements politiques du Canada, qui se déroulent si rapidement de ce temps-ci, sont suivis avec attention par tous les Canadiens résidant à Paris.

L'opinion générale ici — je ne puis vous la dire au point de vue politique — est que la situation est compliquée et difficile pour le parti au pouvoir.

Qu'advient-il ?

Le *Paris-Canada*, en date du 17 février, vient de m'arriver plus joli et plus pimpant que jamais, avec ses huit pages bien remplies et son programme très intéressant.

Le prix de l'exemplaire du *Paris-Canada* est de cinq centimes.

Pour vous donner une idée plus juste de la magnifique prime qu'il donne à ses abonnés et à ses lecteurs, lisez cet avis :

Prime offerte aux abonnés du " *Paris-Canada* "

A partir du prochain numéro du *Paris-Canada*, en date du 15 février, notre journal sera numéroté comme le *Monde Illustré* (de Montréal) et chaque exemplaire donnera droit au tirage de notre prime qui consistera en voyages en France et au Canada, aller et retour, en 1^{re} classe, avec billets de théâtre (fauteuils d'orchestre), pour les principaux théâtres de Paris, pendant 15 jours.

Cette prime, en favorisant les voyages entre les deux pays, rentre dans le rôle de notre journal. Nous en avons accueilli l'idée comme particulièrement agréable à nos amis de France et du Canada. Ils répondront à notre appel et profiteront de cette chance unique.

Où je me trompe fort, ou le succès de notre sympathique confrère est assuré.

Voici son sommaire du 1^{er} février :

Sommaire. — Le *Paris-Canada*, par Paul Fabre ; Le Traité, par Hector Fabre ; Le Crédit du Canada, par L. P. ; Au Jour le Jour, par H. F. ; Revue Littéraire, par D'Arbois ; Entrevue avec le père Antoine, par R. B. ; L'Industrie Minière, par J. Obalski ; Le Carnet du *Paris-Canada*, par Raoul Bresseau ; Les Canadiens à Paris, par R. B. ; Chronique Parisienne, par Fantasio ; La Nouvelle France, par A.-D. de Celles ; Courrier des Théâtres, par Rodolphe Brunet ; Annonces.

Ce sommaire promet évidemment beaucoup, mais la prime du *Paris-Canada* donnera à nos compatriotes la chance de réaliser un rêve magnifique.

RAOUL BRESSEAU.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le gouvernement fédéral a résolu d'établir, à Montréal, une école d'instruction militaire. Le lieutenant-colonel Houghton, des milices de cette ville, en a été nommé directeur.

Les libéraux de la division électorale de la Saskatchewan, au Nord-Ouest, viennent de choisir l'honorable M. Laurier pour leur porte-drapeau, lors des prochaines élections générales.

Au nom de tout l'épiscopat catholique, dont il se proclame l'écho autorisé, le vénérable missionnaire de l'Ouest canadien, le R.P. Lacombe, vient d'écrire à M. Laurier, chef du parti libéral du Canada, sollicitant l'appui de son patriotisme et le concours de son parti pour l'adoption d'une loi réparatrice en faveur de la minorité du Manitoba.

Il est question d'exposer un modèle, qu'on dit parfait, de la basilique de Saint-Pierre de Rome, à l'exposition internationale de l'Empire, projetée, à Montréal, pour l'été prochain. L'ouvrage aurait été confié au chevalier Macchi, un Italien expert en la matière. Tous les premiers détails en sont déjà complétés et le prix fixé à \$25,000. Cet exhibit est réalisable ; mais l'exposition l'est-elle bien ?

M. A. Bourbonnière, de Lowell, nous fait parvenir une copie d'une fort utile brochure qu'il vient de publier. C'est le premier numéro d'un annuaire ou "almanach des adresses" donnant les noms de tous les Canadiens-français de Lowell, leur valeur commerciale, immobilière, condition religieuse, civile et politique, etc. Merci et félicitations.

Nous accusons réception du premier numéro de la XIV^e année du *Paris-Canada*. Le confrère européen nous arrive, tout regaillard, avec huit pages sur beau papier, au lieu de quatre, et une rédaction variée à souhait. Pour plus de détails, au reste, nous renvoyons nos lecteurs à la chronique de notre correspondant Bresseau, qui parle du *Paris-Canada*, et avec connaissance de cause.

Sarah-Bernhardt, l'incomparable comédienne, est dans notre ville et joue, cette semaine, à l'Académie de Musique. A cette occasion, nous avons cru devoir illustrer quelques-uns des principaux rôles que remplira, chez nous, cette artiste. *Camille* est le chef-d'œuvre du maître dramaturge Alexandre Dumas, qui vient de mourir. *Gismonda* est une nouvelle pièce, de même que *Yseult*, dont on vient de confier l'interprétation à Mme Bernhardt.

Inutile de dire qu'elle y retrouve tous ses anciens succès et y déploie tous les moyens parfaits qu'on a admirés si souvent chez elle.

PETITE POSTE EN FAMILLE. — *Ribon*, Montréal. — Ce genre n'est guère admis à présent dans nos colonnes. Néanmoins, si l'administration et la rédaction s'entendent pour l'accepter, nous publierons volontiers.

Aimée Patrie. — Vous voilà encore longuement silencieuse, estimée collaboratrice. Et pendant ce temps-là, il arrive de nouveau qu'un quelqu'un, qui s'intéresse à vous, nous demande à quelle porte il faut aller frapper pour vous trouver. Auriez-vous la complaisance de l'en informer, par l'entremise du MONDE ILLUSTRÉ ?

Karoli, Yamaska. — L'article est acceptable et accepté ; passera à la plus prochaine occasion, comme vous demandez.

Bluet, Ottawa. — Bienvenue, estimable collaboratrice. Que ne revenez-vous plus souvent !

NOUVELLE CANADIENNE

Les Aventures de Nicolas Martin

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

XI

EXPLOITS DE SAINTE-HÉLÈNE

M. de Troye avait su, de ses prisonniers du fort Monsipi, qu'il y avait un fort nommé Rupert, distant de quinze ou vingt lieues.

Il envoya M. de Sainte-Hélène, son second lieutenant, avec cinquante hommes pour s'emparer de ce fort nouvellement rebâti. Le canon n'y était pas même encore monté.

Ayant marché le long de la côte quelque temps, ils y rencontrèrent fortuitement un vaisseau qui n'était point gardé.

De Sainte-Hélène s'y embarqua avec sa troupe et mit le cap dans la direction du fort Rupert.

Arrivés à cet endroit ils débarquèrent et montèrent aussitôt à l'assaut de la place, l'épée à la main.

La garnison, étonnée de cette hardiesse, ne fit aucune résistance et fut prise.

Il n'y eut personne de tué.

Après la reddition de ce fort et après avoir placé à bord de son bâtiment ce que l'on pouvait emporter comme butin, de Sainte-Hélène remit à la voile vers le sud de la Baie pour retourner au camp général des Français.

Il y trouva là son frère, d'Iberville, en possession du petit navire que nous savons.

Le chevalier de Troye s'étant décidé, au retour à Ville-Marie, laissa aux frères Lemoigne une cinquantaine d'hommes, avec instructions de garder leurs conquêtes, si possible, et même de les augmenter et se couvrir de gloire.

D'Iberville et Sainte-Hélène se voyant maîtres de deux forts—Monsipi et Rupert—et de deux vaisseaux, résolurent de partir avec leur monde par terre et par mer pour attaquer un autre fort nommé Quitchehouen, où les Anglais avaient leurs grands magasins remplis de toutes sortes de marchandises, armes et munitions, et où les deux frères prétendaient faire provision de ce qu'ils auraient besoin pour faire la traite, cette année-là, avec les sauvages.

Les Français apprirent que ce fort avait six bastions, où trente pièces de canon étaient montées, et plusieurs autres moyens de défense sur leur plateforme.

Mais ceci n'étraya pas nos braves, car la prise de ce fort ne leur coûta que le voyage, la poudre et les boulets de canon.

La garnison se laissa canonner assez longtemps et capitula.

Le butin fut assez considérable.

L'année suivante, 1687, les Anglais firent une tentative sur le fort Quitchehouen, qui portait le nom de Sainte-Anne. Mais ils y trouvèrent le brave d'Iberville, qui les repoussa avec perte, prit un vaisseau et brûla une maison que les ennemis avait construite sur le bord de la baie.

XII

NICOLAS ET ALPHONSE SE COUVRENT DE GLOIRE

D'Iberville venait d'apprendre qu'un joli bâtiment anglais était pris dans les glaces, à Charleston.

Son esprit aventureux songea aussitôt aux moyens à prendre pour s'en emparer.

Comme il lui était impossible, dans le moment, de diriger une colonne de Canadiens sur

ce bâtiment, il résolut d'envoyer quelques uns de ses meilleurs hommes en reconnaissance.

Les deux premiers qu'il choisit furent nos deux amis. Il les avait vus souvent à l'œuvre et il avait grande confiance en eux.

Les quatre Canadiens partirent donc, sur leurs raquettes, du fort Sainte-Anne.

En route, un d'eux fut malade, à tel point qu'il dut à son grand regret retourner en arrière.

Les trois autres continuèrent leur chemin. Ils ne rencontrèrent personne et se relâchèrent un peu de leur prudence. Ils se trouvaient près du vaisseau ennemi et l'igno raient, et ils se laissèrent surprendre lorsqu'ils s'y attendaient le moins.

Les marins firent feu sur eux, mais leur décharge ne blessa personne.

Ils voulurent fuir ; on les poursuivit. L'un d'eux parvint à se sauver, mais les deux gars de La Chenaye furent pris.

On les enferma à fond de cale du bâtiment. Le temps de la navigation venu, le capitaine se noya.

Cet accident embarrassa beaucoup l'équipage, car le second qui prit le commandement ne connaissait pas aussi bien la navigation.

Néanmoins, on appareilla.

Pour ajouter au malheur, plusieurs matelots tombèrent malade.

Les choses se gâtaient et pour peu que la malchance continuât, la position deviendrait critique.

Le second eut alors une bonne idée, du moins, le pensait-il.

Il rassembla l'équipage sur le pont—les marins valides—et leur fit connaître leur état précaire, en ajoutant que leur chance de s'en tirer serait de faire travailler le plus fort des

deux prisonniers, en le surveillant bien pour l'empêcher de se sauver.

Ce propos plut aux Anglais. Ils trouvaient drôle d'employer le Français et de lui faire gagner sa nourriture. Quelques uns dirent que les deux Français devraient subir ce traitement, ce à quoi le second—ou le capitaine nouveau—répliqua que les deux auraient alors plus de chance d'évasion.

On fit donc monter Nicolas sur le pont et on l'employa à la manœuvre.

Quelques jours après cela—deux ou trois—quatre hommes de l'équipage étant sur les vergues, obéissant à une manœuvre commandée par l'officier de quart, le Français ne voyant que deux Anglais près de lui, saisit une hache qui était à portée de sa main et leur fracassa la tête.

Il descendit alors délivrer son ami, et tous deux remontant bientôt, armés de toutes pièces, s'emparèrent des autres matelots et se virent maîtres du navire. (*)

Ils tournèrent le bâtiment vers le sud pour regagner le fort Sainte-Anne, où était d'Iberville.

Dans le cours de la journée, ils aperçurent une voile se dirigeant sur eux.

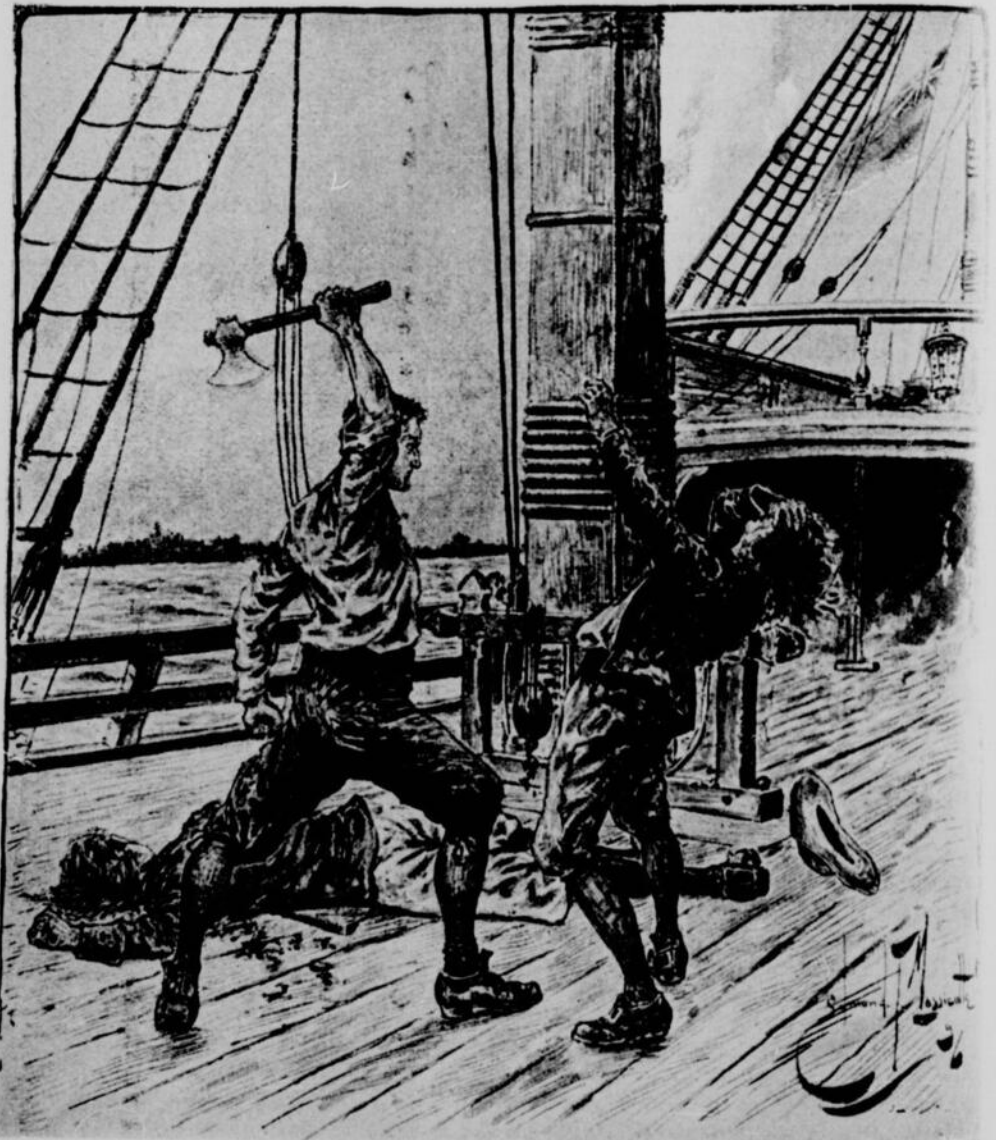
A leur grande joie, ils reconnurent l'un des navires récemment pris par le jeune chef canadien.

Ils lui firent des signaux.

D'Iberville, ayant pu reprendre la navigation, venait pour découvrir ce qui était advenu à ses deux braves.

D'Iberville passa tout l'été, avec sa petite troupe, dans cette partie du pays, soutenant

(*) Charlevoix. *Hist. Gen. de la N. France*, livre XI, p. 505.



Le Français saisit une hache et leur fracassa la tête. — Page 668, col. 3

l'honneur de son drapeau dans les différents engagements qu'il eut avec les Anglais.

L'automne arrivant, il se décida au retour. Il préféra revenir par mer ; autrement, il aurait été obligé de brûler ses prises. C'est donc avec une petite flottille qu'il se présenta devant Québec, dans l'automne de 1687.

RÉGIS ROY.

A suivre

UN AGITATEUR

M. Roguenant, qui a vécu parmi les ouvriers, qui connaît leur âme et comprend leurs besoins, termine, dans la *Nouvelle Revue* du 1^{er} janvier, cette étude magistrale : *Un Ouvrier*, si vibrante de pitié pour la condition actuelle du peuple.

L'ouvrier, il faut l'avouer, est le grand paria. Pris dans les murs d'une ville comme dans un immense piège, il ne peut assurer le pain de chaque jour que par un effort chaque fois renouvelé. Sa liberté est un esclavage dont ne voudrait ni le paysan de la Sologne ni le plus misérable pêcheur des côtes. Il ne peut espérer, comme le paysan ou le pêcheur, qu'une récolte abondante ou une pêche plus heureuse lui permettra de se reposer quelques jours. Va, va, marche, agis, dans le bruit des machines, sans trêve, toujours !...

Tout a conspiré pour faire de l'âme du travailleur le steppe morte qu'elle est vraiment.

La division du travail, poussée à ses plus extrêmes conséquences par la perfection du mécanisme et les besoins de la concurrence, est la cause de cet effroyable résultat : l'ouvrier n'aime plus son métier, parce qu'il n'y a plus de métiers.

Réduit au rôle de brute qui tourne un manège, par la répétition des mêmes mouvements, durant son existence laborieuse tout entière, à l'atelier l'ouvrier s'ennuie. Voilà le péril redoutable !

Et il me souvient, à ce propos, d'un petit tableau, grand comme les deux mains, vu dans un musée de province. Un atelier d'armurier au rez-de-chaussée. Les fenêtres grandes ouvertes sur la rue ensoleillée. Les gens vont, viennent : un âne passe, chargé de bois ; une fillette, en face, se penche à la fontaine. L'armurier vient de finir une épée. Approché de la fenêtre, son tablier de cuir autour des reins, il tient bien en l'air, en pleine lumière, avec amour et respect, la lame achevée. Le soleil en fait reluire la coquille, diamante d'un aveuglant reflet la pointe acérée. Et l'ouvrier sourit, content. C'est une œuvre ; il a mis de son âme dans cette épée, qu'il a forgée, dressée, cannelée, limée, apointée et polie. Il a contourné la poignée, ciselé la coquille, fixé la lame à la garde. D'un bloz informe il a fait une belle chose. Il se retourne. Au fond de l'atelier, une porte ouverte laisse voir, dans la pièce voisine, un berceau et, tout près, une femme qui coud.

Oh ! l'exquise sensation de bonheur parfait qu'évoquait cette peinture, large de quelques poüces, grande comme le monde !

Mais pour faire cette épée, il faut aujourd'hui cent ouvriers. Celui qui l'a forgée ne saurait en ciseler la garde, celui qui a tourné l'érou qui fixe la coquille ne sait que tourner des écrous. Par milliers il en tourne, loin du gai soleil de la rue passante, loin de sa famille, loin de tout, avec, au cœur, l'amère pensée qu'il fera des écrous toujours, jusqu'à sa mort.

A l'homme, pour vivre, il faut du pain ; mais il faut aussi du rêve. Il y a harmonie, paix et bonheur quand l'ouvrier peut mettre du rêve dans le labeur journalier. La machine, qui supprime le rêve, est une bête mal-faisante.—A. ROGUENANT.

UNE DÉCOUVERTE PHOTOGRAPHIQUE

(Voir gravures)

Une découverte sensationnelle qui nous arrive d'Allemagne, et qui est appelée à produire une impression profonde dans le monde médical, est celle faite par le professeur Roentgen, de l'université de Wurtzbourg, sur les effets remarquables des radiations non lumineuses émises par un tube de Crooke, autrement dit un tube Geissler, dans lequel la raréfaction de l'air a été poussée aussi loin que possible.

D'après cet observateur, ces radiations jouissent de la propriété d'impressionner les plaques photographiques, et, de plus, les substances opaques pour les rayons lumineux ordinaires sont transparentes pour elles et *vice-versa*. Le verre, par exemple, protégerait la pellicule sensible contre l'action de ces rayons, alors que le bois, le charbon, l'ébonite, etc., se laisseraient traverser et ne gêneraient en rien leur effet sur cette même pellicule. Tous les métaux seraient plus ou moins opaques pour ces rayons à l'exception de l'aluminium, qui posséderait vis-à-vis d'eux une transparence analogue à celle du verre pour les rayons lumineux ordinaires.

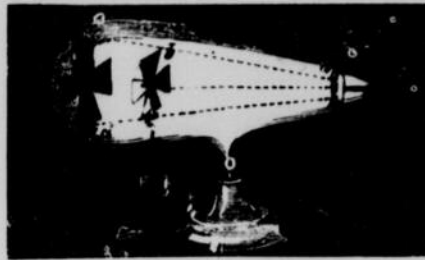


Fig. 1.—Tube de Crooke faisant voir l'ombre.

Mais, ce qui rend la découverte particulièrement intéressante et explique l'émotion causée par la communication du professeur Roentgen, c'est que les tissus musculaires et le sang sont à peu près complètement translucides pour ces rayons, tandis que les os sont opaques, ce qui a permis, par exemple, à l'observateur d'obtenir une photographie très nette de la structure osseuse de la main.

Les expériences de Crooke sur les tubes à gaz raréfié sont classiques, et nombre de physiiciens ont étudié la nature particulière des *rayons cathodiques* émis par ces tubes ; mais aucun d'eux jusqu'alors n'avait songé à observer leur effet sur des plaques photographiques, quoiqu'il soit reconnu depuis longtemps que les portions invisibles du spectre, dans la partie ultra-violette et infra-rouge, émettent des rayons capables de décomposer certains sels métalliques.

M. Roentgen a observé que les effets les plus concluants sont obtenus en se servant d'une batterie de bouteilles de Leyde, chargée par l'intermédiaire d'une bobine de Ruhmkorff, au moyen d'un courant produit par un moteur d'une puissance $\frac{1}{2}$ cheval, que l'on décharge ensuite dans un tube de Crooke. Si, dans ces conditions, on interpose la main entre la plaque sensibilisée, renfermée dans une chambre noire ordinaire, et le tube de Crooke, que l'on développe ensuite la plaque à la manière ordinaire, on constate l'apparition d'un dessin tel que celui représenté par la figure 2, dans lequel on reconnaît vaguement le contour des portions charnues de la main, tandis que les os sont indiqués sous forme d'ombres très nettement accusées. On a pu interposer entre la main et le tube des livres et autres corps opaques sans que l'image ainsi obtenue ait perdu sa netteté.

M. Roentgen a réussi de même à prendre des photographies de divers objets renfermés dans une caisse en bois ; une bourse en cuir, contenant des pièces de monnaie, a donné sur la plaque sensible l'impression d'une buée au travers de laquelle on distinguait nettement les pièces métalliques.

Les applications de cette découverte sont évidemment fort nombreuses. En particulier en ce qui concerne la chirurgie, il sera aisé, par exemple, de faire la photographie d'une balle ayant pénétré jusqu'au plus profond des tissus, et de déterminer, par consé-

quent, sa position exacte, sans mettre le chirurgien dans la nécessité d'imposer au blessé les souffrances qu'entraînent habituellement les recherches de ce genre. De même il sera possible d'obtenir par ce procédé, les indications les plus précises sur la nature et les dimensions d'une fracture, d'une névrose, etc.

Dans un autre ordre d'idées, les vêtements pas plus que les murs n'étant un obstacle à la transmission des rayons, il sera possible de photographier le squelette d'une personne ou simplement le contenu de son porte-monnaie, si toutefois, elle veut bien se prêter à l'expérience.

La découverte de Roentgen a fait l'objet d'une communication à l'Académie des sciences le 20 janvier dernier. M. Poincaré, qui s'était chargé de cette présentation, a soumis à l'examen de ses collègues une série de photographies, entre autres celle dont nous donnons ci-dessus la reproduction obtenue par les docteurs Oudin et Barthélemy, qui ont repris, à Paris, les expériences de M. Roentgen.

Sans insister sur le côté fantaisiste de la question, dont nous avons dit plus haut quelques mots, il est certain que la découverte du professeur Roentgen ouvre un champ d'observations des plus intéressants. Ces radiations sont-elles des vibrations de l'éther ? En d'autres termes sont-ce de véritables ondes lumineuses d'amplitude très courte ou très longue ? Jusqu'à présent il est établi qu'elles ne subissent pas les lois de la réflexion. M. Roentgen fait construire actuellement des lentilles en aluminium, ébonite, soufre, etc., dans le but de rechercher s'il est possible de les concentrer, c'est-à-dire de les dévier de la direction normale à la surface d'émission. Le fait qu'elles sont capables d'impressionner une plaque sensible de la même façon que les rayons solaires lumineux ordinaires et que l'image produite peut être développée par les mêmes agents chimiques, tend à prouver qu'il y a une certaine analogie entre elles et ces rayons.



Fig. 2.—Photographie d'une main ornée d'une bague.

Nul photographe n'ignore que le bois ne protège pas complètement une plaque sensible contre l'action de la lumière et que, pour éviter cette action, on enveloppe la chambre noire d'un voile en étoffe. On sait aussi que lorsque des plaques sont laissées pendant longtemps dans une boîte, elles se voilent, quel que soit le soin apporté à la confection de la boîte pour la rendre bien étanche. Enfin il est reconnu depuis longtemps que si l'on interpose une lame de bois entre un négatif et le papier sensible, on peut obtenir l'impression de la photographie au travers du bois si on laisse le tout exposé pendant un temps suffisant à l'action des rayons solaires. Ces phénomènes ne sont-ils pas du même genre que ceux signalés par M. Roentgen et n'ont-ils pas pour cause des radiations non lumineuses émises par le soleil ?

On voit que la question est assez complexe et mérite d'attirer l'attention des chercheurs.

A. BRUN.

AVENTURES DE CHASSE

UN EXPLOIT DE CAIMAN

J'étais à Marovoay, au fond de la baie de Bombetok, à l'endroit où la Betsiboka s'élargit brusquement pour former le vaste estuaire dont Monjaga commande la sortie par le canal de Mozambique. C'était au mois de novembre ; la saison des pluies avait commencé, et le thermomètre accusait, vers midi, 38° centigrades à l'ombre. Blancs, noirs, Indiens même, tous les habitants du lieu étaient livrés aux douceurs de la sieste. Seul, avec un Parisien, M. D..., comme moi insuffisamment créolisé pour dormir deux heures durant au milieu du jour, je faisais, d'un pas languissant, le tour de la petite bourgade insalubre, bâtie sur un humus fécond, dont les créoles de Bourbon et les Indiens de Bombay commencent à faire un centre commercial.

Notre promenade nous avait amenés sur la berge de la rivière, au milieu des larges pirogues et des boutres. Il était deux heures ; l'atmosphère, surchauffée, se tordait en veloutes tremblotantes qui donnaient le vertige à l'œil ébloui ; l'herbe calcinée semblait prête à s'enflammer sous la morsure de ce ciel de feu. Un troupeau de ces bœufs malgaches, qui rappellent le zébu par leur conformation étrange, paisaient tranquillement cette herbe brûlante, insensibles aux rayons du soleil qui tombaient d'aplomb sur leurs échine bossues, et ne s'interrompaient que pour pousser, de temps en temps, un mugissement bref, agacé, en chassant de leurs queues nerveuses les essaims de moustiques qui leur taquinaient les flancs.

Un jeune drôle, à peu près nu, chargé de leur surveillance, faisait la sieste sous un baobab, comme tout le monde la fait sous les tropiques, à cette heure bénie du farniente, où l'on ne voit dehors que les chiens... et les blancs d'Europe.

— Venez, me dit, Monsieur D..., en me montrant une bande de canards sauvages qui s'envolaient lourdement, voilà qui me donne l'idée de manger un salami pour souper. Rentrons nous reposer, ce soleil est décidément aveuglant ; nous reviendrons à cinq heures avec nos fusils, et malheur à ceux de ces succulents palmipèdes qui passeront trop près de nous !

J'acquiesçai au désir de mon compagnon, et nous rentrâmes dans le magasin de riz, qu'un de nos compatriotes avait mis obligeamment à notre disposition. A cinq heures, nous en ressortions, le fusil sur l'épaule, suivi de notre interprète.

Le soleil descendait vers l'horizon, la température devenait plus supportable. De grandes bandes de bœufs se dirigeaient vers la rivière pour s'y abreuver. Les oiseaux d'eau regagnaient à tire-d'aile l'autre rive pour y passer la nuit. C'était là qu'il fallait les attendre au passage. Après quelques recherches, nous dé-

couvrimus un piroguier sakalave, du plus bel ébène qui consentit, moyennant finance, à nous faire passer l'eau. Nous gagnâmes alors une prairie humide, et nous nous agenouillâmes derrière un buisson.

Bientôt des bandes triangulaires de sarcelles passèrent au-dessus de nos têtes. La chasse commençait ; nos coups de feu, peu espacés, suivis souvent de la chute d'un corps pesant sur le sol détrempé, ne tardèrent pas à faire des vides dans les rangs des volatiles.

Au bout d'une heure de ce sport cruel, neuf victimes emplumées gisaient à nos pieds.

Nous cherchions des yeux, pour nous rembarquer, la pirogue qui nous avait amenés, quand soudain une douzaine de bœufs, qui se désaltéraient paisiblement à quelques cents pieds de nous, se ruèrent en désordre, comme saisis d'une panique inexplicable, vers l'endroit

— Le caïman le tient par le nez, expliqua Ramena ; le bœuf est fort, mais le caïman ne lâche jamais...

— Morbleu ! s'écria M. D..., c'est jouer de malheur. J'ai laissé ma carabine dans notre magasin à riz, ne voulant pas me charger inutilement, et voilà une occasion de m'en servir comme je n'en retrouverai pas.

— Eh ! interrompis-je, Ramena ira vous la chercher ; ce bœuf tiendra bien jusqu'à son retour. Il se pourrait même, étant donnée son encolure, qu'il amenât son adversaire sur la berge, où il vous serait plus facile de le viser.

Ramena secoua la tête négativement.

— Plus vite, donc ! lui cria le bouillant chasseur ; cours à la case et apporte-moi mon winchester. Il y a treize cartouches dans le magasin ; inutile d'en chercher d'autres.

Ramena s'éloigna en courant et en appelant à tue-tête l'indigène qui nous avait amenés dans sa pirogue.

Nous approchâmes alors du bœuf qui se débattait, jusqu'à ce que nous sentîmes le sol se changer en boue sous nos pieds ; il eût été dangereux d'aller plus loin, et d'ailleurs nous n'étions ainsi qu'à une dizaine de mètres du groupe formé par les deux antagonistes, dont nous pouvions suivre les mouvements.

A notre approche, le bœuf fit un effort prodigieux pour se dégager ; ses jarrets nerveux se raidirent avec une force irrésistible, et il parvint à faire sortir de l'eau la tête de son persécuteur. Une forte odeur de muse nous impressionna désagréablement, et nous pûmes voir les yeux glauques, sans expression, du hideux amphibie, que notre présence ne parut pas alarmer le moins du monde. Peut-être se rendait-il compte de l'impossibilité où nous étions de l'atteindre.

Nous restions immobiles, fascinés par ce regard vitreux, dont la fixité implacable avait quelque chose d'effrayant. La lutte continuait, acharnée, rythmée par la respiration haletante du ruminant, ponctuée de temps à autre par des beuglements douloureux.

— S'il me restait seulement une cartouche à plomb, grommela M. D..., dont les instincts de chasse souffraient un véritable supplice de Tantale, je me chargerais bien d'en envoyer le contenu dans l'œil de ce hideux lézard... Tiens ! ajouta-t-il, on dirait qu'il perd du terrain !...

En effet, le bœuf, comme s'il eût puisé de nouvelles forces dans la terreur que lui inspirait l'horrible regard de son bourreau, s'était violemment cambré en arrière, et avait gagné encore un pas. Nous distinguions maintenant les pattes antérieures du caïman, enfoncées à demi dans la vase épaisse qui leur fournissait un point d'appui d'une résistance à toute épreuve.

— A défaut de cartouches à plomb, dis-je, vous pourriez peut-être, avec quelques pierres vigoureusement lancées sur le museau de cet saurien, le décider à abandonner sa proie.



Le bœuf poussa un mugissement et tomba lourdement sur le dos. — Page 671, col. 1

où nous étions. Il nous fallut faire des gestes immenses, avec nos fusils et nos chapeaux, pour décider ces ruminants, beaucoup moins irascibles heureusement que leurs congénères européens, à s'écarter pour ne pas nous écraser sous leurs pieds.

— Qu'est-ce que c'est ? fimes-nous, tout surpris, en nous tournant vers Ramena.

— Voay ! voay ! (*) répondit l'indigène effrayé, en nous montrant du doigt une masse noire qui se débattait à l'endroit que venait de quitter le troupeau.

Nous courûmes vers le point désigné. La masse noire était un bœuf de belle taille qui, le mufle au ras de l'eau, faisait des efforts inouïs pour reculer et paraissait fixé inébranlablement à la berge vaseuse, dans laquelle ses sabots disparaissaient à demi.

(*) Caïman.

AMBROISE THOMAS

M. Charles-Louis-Ambroise Thomas, le célèbre musicien, le doyen des compositeurs français, vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans. Il était né le 5 avril 1811, à Metz.

A soixante-dix ans, il donnait à l'Opéra la *Tempête*. Ils sont rares les musiciens qui conservent assez de verdeur pour produire jusqu'à cet âge.

Le célèbre maestro fut professeur de haute composition au Conservatoire avant d'en être le directeur, à la mort d'Auber. Elève de Lesueur, il fut le condisciple de Berlioz et se retrouve à Rome avec lui. Quand, en 1852, on inaugura, à Abbeville, le monument de Lesueur, ce fut à M. Ambroise Thomas qu'échut l'honneur de composer la cantate de circonstance.



A dix-sept ans, Ambroise Thomas entra au Conservatoire de Paris, où il remporta le premier prix de piano en 1829, le premier prix d'harmonie en 1830, et le premier grand prix de composition en 1832.

En 1851, Ambroise Thomas a succédé à Spontini comme membre de l'Académie des Beaux-Arts. Nommé commandeur de la Légion d'Honneur, il fut appelé, le 9 juillet 1871, à remplacer Auber comme directeur du Conservatoire.

MONUMENT DE GLACE

On nous communique encore une vue-souvenir du carnaval de Québec. Nous la jugeons trop originale et trop intéressante pour en priver nos lecteurs.



Photo. A. Dompierre, Québec.

C'est un monument de glace du Saint-Laurent, élevé en face des quartiers-généraux du club des Marchands, de Québec. On l'avait illuminé à la lumière électrique et l'effet était des plus saisissants.

sur la victime et sur son bourreau, et qui ne tarda pas à se teindre de sang.

Nous étions restés immobiles, dans l'obscurité maintenant à peu près complète, impressionnés par le drame qui venait de se passer sous nos yeux. La voix de Ramena nous rappela à la réalité.

—Voilà la carabine, *Ranga* (1), cria-t-il. Moi pas trouvé piroguier, moi cherché autre pirogue...

—Maudit *mainity* (2), cria M. D... au comble de la fureur, je ne sais ce qui me retient de te tordre le cou...

—Il est vrai, ajoutai-je, qu'avec sa carabine, il arrive maintenant comme un vrai carabonnier... d'Offenbach.

LÉON GARAND.

FIGURES D'ACTUALITÉ

LE DR NANSSEN



On prétend que l'intrépide découvreur norvégien, le Dr Nansen, vient de découvrir le pôle Nord, depuis si longtemps cherché avec une ténacité digne d'un meilleur sort. Il serait sur le chemin du retour pour venir raconter au monde les merveilles de son exploration.

Le Dr F. Nansen est encore jeune ; néanmoins, sa réputation de savant est parfaitement établie. En 1880, il entra à l'université de Christiania. A bord du steamer *Fram*, en 1882, il explorait les détroits du Danemark et la côte orientale du Groënland.

Directeur du musée de Bergen en 1882, il a tenu cette position jusqu'en 1888. A cette époque, il partit pour le Groënland, traversa la partie sud de cette région jusqu'à Godthaab, à l'ouest, où il hiverna. En juin 1889, il rentra en Norvège.

C'est alors qu'il conçut le plan de la présente expédition au pôle, qu'il prépara de longue main, et à la tête de laquelle il quitta Christiania, le 24 juin 1893. Il s'en revient, après trois années d'absence et un succès complet, à ce qu'on assure.

LE GÉNÉRAL WEYLER

Don Valeriano Weyler Nicolan est le nouveau gouverneur - généralisme des armées espagnoles à Cuba.

Weyler passe pour un militaire rude et sans merci : " un homme de fer et de sang ".

Il naquit en 1840, et compte, par conséquent, cinquante-six ans d'âge.

A trente-neuf ans, il était nommé lieutenant-général et promu à la capitainerie générale des îles Canaries. Ce fut sa récompense pour la conduite héroïque par lui tenue au profit de l'Espagne dans la campagne de Saint-Domingue.

Lors de la guerre carliste, en Espagne, son rôle fut brillant.

Comme gouverneur civil aussi bien que chef militaire, il a laissé de durables souvenirs aux îles Philippines. De retour en Espagne, les positions les plus distinguées lui ont été dévolues, à Barcelone et dans la province de Catalogne.



(1) Maître, chef.
(2) Noir.

Bien que l'idée fût quelque peu bizarre et que le procédé n'eût pas grande chance de succès, nous nous mîmes à la recherche d'un caillou qui pût nous servir de projectile. Mais le terrain d'alluvions molles sur lequel nous nous trouvions était totalement dépourvu de débris rocheux. Au bout de dix minutes d'exploration infructueuse, nous revînmes à notre poste d'observation.

La lutte continuait, sans qu'aucun des adversaires gagnât un pouce de terrain ; le bœuf, le cou démesurément tendu, se fatiguait visiblement ; il mugissait sourdement et battait rageusement ses flancs de sa queue forte et nerveuse. Ses gros yeux, dilatés par l'épouvante et la douleur, paraissaient prêts à jaillir de leurs orbites. Ses naseaux, tenaillés par les formidables mâchoires de son bourreau, ne laissaient plus passer l'air nécessaire à ses poumons, et un souffle rauque sortait de sa gorge haletante.

—Voyez, me dit tout à coup M. D., ne dirait-on pas des caïmans qui viennent au secours de leur compère ?

Je regardai attentivement et ne tardai pas à distinguer deux ou trois masses sombres, ayant la forme d'un tronc mal équarri, qui, évoluant entre deux eaux, traçaient à la surface un sillage presque invisible. C'étaient bien des caïmans qui, attirés par l'odeur de la proie, encore vivante, qui se débattait dans les affres de l'agonie, tournaient autour de leur congénère, prêts à lui disputer son butin dès qu'il l'aurait entraîné.

—Ce Ramena ne reviendra donc jamais ! gronda mon compagnon. Jour de malheur ! Est-ce assez absurde aussi de laisser sa carabine au logis quand on chasse dans un pays qui s'appelle Marovoay (1) !

Le soleil était maintenant près de l'horizon, et le crépuscule est bien court dans les régions tropicales. La nuit allait bientôt arriver. Il y avait plus d'une demi-heure que le bœuf avait été saisi.

Le pauvre animal, dont l'énergie semblait épuisée, perdait maintenant du terrain. Ses robustes jarrets flageolaient péniblement. Tout à coup il poussa un mugissement plus lamentable encore que les autres et il tomba ornement sur le dos, et roula dans la vase gluante. Le caïman, d'un vigoureux effort, lui ramena le mufle au ras de l'eau et le maintint dans cette position. Les masses sombres qui l'entouraient s'agitèrent de plus belle ; il était évident qu'il faudrait au larron soutenir un rude combat pour conserver sa prise. Aussi faisait-il des efforts inouïs pour en finir ; le dénouement approchait. Le bœuf, de plus en plus faible, poussait des gémissements douloureux, auxquels répondaient ceux de ses congénères, nombreux aux alentours, qui regagnaient leurs enclos pour la nuit. Comme le soleil était près de disparaître, sa tête, violemment attiré par un dernier effort de son ennemi, s'enfonça dans l'eau jusqu'aux yeux, injectés de sang par l'asphyxie, s'agrandirent démesurément, ses flancs battirent inutilement un violent appel d'air ; de grosses bulles vinrent crever à la surface de l'eau, tandis que d'horribles frissons convulsifs couraient le long de l'échine de la bête agonisante. D'une dernière secousse, le caïman lui plongea complètement la tête sous l'eau ; pendant quelques minutes encore, le bœuf lança des rudes impuissantes, puis ses mouvements se ralentirent et il resta immobile.

D'une traction lente et continue, le caïman le fit alors glisser sur la berge et disparaître tout entier dans l'eau boueuse qui se referma

(1) Marovoay veut dire littéralement beaucoup de caïmans. C'est peut-être l'endroit de la terre où l'on en rencontre le plus.



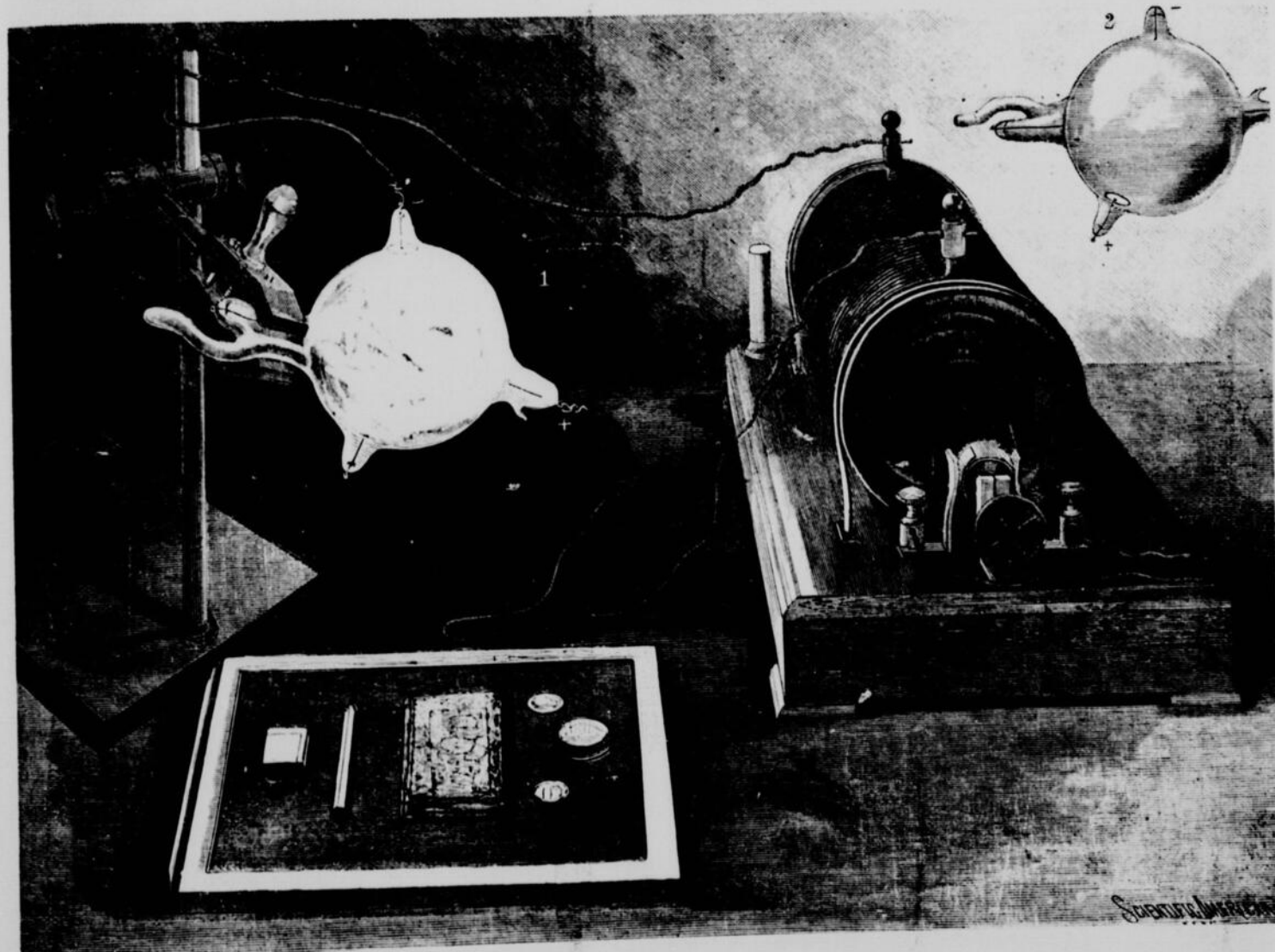
LES DEPORTES POLITIQUES EN SIBÉRIE. — LE GOUVERNEUR VISITANT LES PRISONNIERS A YENISEISK



MADAME SARAH-BERNHARDT



MME SARAH-BERNHARDT, DANS LE ROLE DE " CAMILLE "



NOUVELLE DÉCOUVERTE PHOTOGRAPHIQUE. — APPAREIL DE WRIGHT POUR LA PHOTOGRAPHIE, SYSTÈME RENTGEN

NOTES ET FAITS

Variétés matrimoniales

L'ancienne loi persane n'admettant pas qu'un père dotât sa fille, il y avait une manière assez ingénieuse de les pourvoir. C'était de les vendre toutes aux enchères. Avec l'argent qui provenait des enchères mises sur les belles et qui souvent étaient poussées très haut par les jeunes gens riches, les magistrats mariaient les laides aux hommes sans fortune.

Saufle pleureur

Au sujet de l'origine du saule pleureur en France. Nous lisons dans la *Mosaïque du Musée des Familles*, que l'on croit assez généralement que le premier saule pleureur, originaire d'Orient, fut planté en Angleterre par le poète Pope, qui ayant trouvé une branche verte dans un panier de figues, eut l'idée de la mettre en terre humide. Elle poussa et donna un arbre magnifique, dont il fut fait de nombreuses boutures et d'où seraient sortis tous les saules pleureurs actuels.

Loi contre la malpropreté

Il y avait chez les Grecs des lois contre la malpropreté. Une loi d'Athènes condamnait à une amende de mille dragmes les femmes qui osaient paraître en public avec un vêtement malpropre ou extravagant. On avait établi des magistrats spéciaux, qui, le fait constaté, affichaient la sentence à un arbre dans le lieu le plus fréquenté de la ville. Une loi analogue existait à Lacédémone.

Ne pourrait-on pas établir chez nous une semblable magistrature ?

Amour paternel

Fox, le célèbre orateur anglais, avait une grande tendresse pour son fils. On devait abattre, à Holland-House, un mur pour la démolition duquel il était nécessaire d'employer de la poudre à canon. M. Fox avait promis à son fils Charles qu'on ferait devant lui cette explosion. Apprenant que les ouvriers avaient abattu le mur sans avertir l'enfant, il le fit reconstruire ; et quand il fut bien achevé, il le fit sauter une seconde fois pour tenir parole à son fils. Il engagea en même temps toutes les personnes présentes à ne jamais manquer de parole aux enfants.

Vieux proverbes

Il a trop d'esprit, il ne vivra pas, dit le proverbe.

M. de Talleyrand n'a pas prononcé la centième partie des mots, reparties, jeux de mots, quolibets, calembours, traits d'esprit, etc., qu'on lui prêta pendant environ un demi-siècle. Car ce n'est pas de sa mort seulement

que date, dans le journalisme chroniqueur, la manie de lui attribuer tous les mots du jour.

En lisant les journaux et en s'y voyant attribuer quelque saillie nouvelle, dont il était bien innocent, le prince avait l'habitude de dire :

— Ils ont trop d'esprit ; décidément je ne vivrai pas !...

Histoire de la politesse

Louis XIV avait entendu vanter lord Stair comme un homme si bien élevé qu'il n'avait jamais commis la moindre impolitesse.

— Je le mettrai à l'épreuve, dit le roi, qui se connaissait en ces sortes de choses.

A quelques jours de là, le roi invite lord Stair à une promenade. La portière du carrosse étant ouverte :

— Montez, Mylord, dit le prince.

Lord Stair, obéit. Il entre le premier.

— On ne se trompait point, dit ensuite le roi, dans le caractère qu'on donne à cet homme-là ; un autre que lui eût fait des façons, et m'eût fort impoliment importuné de ses cérémonies.

Légendes militaires

A quelque distance de Mossoul est une forteresse nommée Bedlis. Une tradition locale prétend qu'Alexandre le Grand, ayant trouvé ce lieu commode par sa situation et par la bonté de ses eaux, y laissa, en poursuivant le cours de ses conquêtes, un de ses officiers, à qui il ordonna de bâtir là une forteresse qui fut imprenable. Ce prince à son retour passa par le même lieu, et voulut visiter la forteresse nouvellement bâtie. On lui en ferma la porte. Outré de cet affront, il en forma le siège, mais, n'ayant pu venir à bout d'y entrer, il fut contraint de l'abandonner.

Alors l'officier alla le trouver, et lui présenta les clefs en disant :

— J'ai donc bien réussi à bâtir une place imprenable, puisque Alexandre n'a pu y pénétrer.

Un exemple d'énergie

Voici une anecdote bonne à méditer par ces temps d'impitoyables gelées.

Elle est extraite des mémoires d'un obscur héros, d'un modeste petit tapin du 12^e grenadiers, qui était à la retraite de Moscou.

On était sur la route de Wilna :

— 12^e de ligne, où sont vos tambours ?

Le colonel répond :

— Il y a douze jours que je n'ai plus que Maurice, que voici.

Alors le prince d'Eckmühl dit à Maurice : — Mon ami, mets-toi à la tête de la division et bats la marche.

Maurice battit environ trois quarts d'heure et, au bout de ce temps, n'en pouvant plus, se mit à pleurer, en disant :

— Mon prince, je n'y puis tenir ; je vais faire comme les autres tambours, rester en

arrière. Mieux vaut mourir ou être fait prisonnier que de souffrir aussi cruellement.

Il avait les mains tout abîmées par les engelures et les cloches. Elles furent gelées ainsi que les oreilles et Maurice perdit les angles. Il faisait si froid que les larmes se congelaient sur ses joues.

Alors le prince prit la caisse du tapin et battit le temps de faire deux cents pas. Ce que voyant, Maurice la reprit et recommença à battre, ayant les mains enveloppées de chiffons.

On sait que le prince d'Eckmühl était Davout.

A cette époque, les troupiers ne portaient pas des gants de laine comme aujourd'hui ! Mais il est vrai qu'ils avaient le sang plus chaud et plus de résistance.

PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

JEU FACILE

Un de nos lecteurs nous propose un jeu de patience scientifique.

Quand un petit circur de bottes vous demande un sou, offrez-le lui sur la paume de votre main en lui disant qu'il l'aura à condition de l'enlever de là avec sa brosse en cirant la main.



Aussitôt, il vous brossera la main avec énergie, mais le petit sou narquois ne bougera pas.

Si vous n'avez pas de ramoneur ou de circur de bottes, vous pouvez parier avec un ami, ayant une brosse propre, le résultat sera le même.

— Pourquoi ne te maries-tu pas ? demande Taron à un de ses amis.

— Parce que je veux faire mes conditions.

— Tes conditions ?

— Oui, il faut que ma femme soit belle, riche et bête. Si elle n'est pas riche et belle, je ne la prends pas ; et si elle n'est pas bête, elle ne me prendra pas.

Le jeu de Piro (ou Pedro) est le jeu de cartes le plus mode dans toutes les familles. Il mérite bien sa popularité, car il est amusant. Nous en enverrons la règle sur réception de dix centimes. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Ste-Catherine.

LA PREMIÈRE PIPE DE TOYO



LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

— Mai... Mai... répétait-il machinalement. Ah ! nous y voilà ! Le nom de l'enfant déposée ?

— Rose.
— Rose... Rose... Rose... 28 mai... M'y voilà...
Dépôt d'une enfant du sexe féminin par MM. Jules Servais et Marie...
— C'est bien cela, monsieur...

— Très bien... très bien. Je lis à la colonne des observations : Enfant déposée chez la veuve Leroux à Saint-Maur-des-Fossés... Gardée par cette femme jusqu'à l'âge de cinq ans... Envoyée à l'asile des Enfants-Assistés jusqu'à l'âge de douze ans... Mise en apprentissage à l'École des infirmières de Blois en 1883... Placée à l'asile de Blois en 1888 comme infirmière à gages... Oh ! oh ! fit tout à coup le bureaucrate en s'interrompant et en fronçant le sourcil...

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas, monsieur ? demanda Servais Duplat.

— Quelque chose qui ne va pas du tout, oui, monsieur ! répondit l'employé. Jugez-en ! Disparue de l'asile le 20 septembre dernier. Présumée morte, car les recherches faites pour la retrouver sont restées sans résultat. On croit à un suicide causé par des chagrins secrets...

— Morte ! s'écria Duplat. Un suicide !
— C'est écrit, monsieur... et puisque c'est écrit, c'est que c'est vrai...

— On a écrit seulement *présumée*...
— Oui, monsieur.
— Ce n'est donc qu'une supposition...
— Supposition bien vraisemblable, monsieur...
— A Blois, à l'asile, on pourrait peut-être m'éclairer mieux...
— Non, monsieur, car les notes inscrits ici nous viennent de l'asile de Blois...

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de me donner une copie des observations que vous venez de me lire ?

— Parfaitement.
Et l'employé, d'une écriture administrative magnifique, copia les notes que désirait posséder Duplat.

Ce dernier demanda si une somme quelconque était due pour ce travail, et, sur la réponse négative, il remercia et se retira.

Sur la place il prit une voiture et se fit conduire à la mairie du onzième arrondissement.

Au risque de se compromettre il lui fallait un relevé du procès-verbal servant d'acte de naissance à Rose.

Tout en roulant il se disait :
— *Présumée morte* ! Alors ce n'est pas elle qui se trouve rue Férou avec Jeanne Rivat... Quel diable de micmac ! J'en aurai le cœur net... Demain je partirai pour l'asile de Blois et je tirerai tout cela au clair...

Quand il arriva place Voltaire il était près de quatre heures. Le bureau des naissances allait fermer.

Il ne put que réclamer, en donnant des dates, la copie qu'il désirait ; le lendemain seulement il pourrait en prendre possession.

C'était une journée de retard, car forcé de ne partir pour Blois que dans la soirée, il lui faudrait remettre au surlendemain pour se renseigner.

Henriette Rollin avait passé une mauvaise nuit. Marie-Blanche, restée auprès d'elle jusqu'à trois heures du matin, n'était allée se reposer qu'en la voyant plus calme, en se faisant remplacer par la femme de chambre en qui elle pouvait avoir confiance et qui l'avertirait aussitôt si quelque crise imprévue survenait.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Marie-Blanche se leva et revint s'asseoir à côté du lit de sa mère.

Henriette, absorbée, somnolente, lui adressa à peine la parole. Tout au plus sembla-t-elle la reconnaître.

La jeune fille comprit que la situation, si elle n'était pas dangereuse, pouvait rapidement le devenir.

Elle se hâta d'envoyer une dépêche au docteur Germain et le médecin s'empessa d'accourir.

Il trouva Mme Rollin couchée. En le voyant elle ne manifesta aucune surprise. — C'est vous, docteur, dit-elle d'une voix très faible en lui tendant la main. Hier vous n'êtes pas venu... Je vous avais cependant fait demander...

— Hier ? répéta le médecin surpris. Marie-Blanche le regarda, les yeux humides de larmes. Il comprit, n'insista pas, et profita de ce qu'il tenait la main de Mme Rollin pour lui tâter le pouls qu'il trouva presque régulier. Le cerveau seul était malade.

— Êtes-vous sortie ces jours derniers ? demanda-t-il. Henriette sembla fouiller sa mémoire.

— Mais oui, répondit-elle au bout d'un instant, je suis allée hier avec ma fille visiter nos pauvres...

A un regard interrogateur du médecin la jeune fille répondit par un mouvement de tête négatif.

LVIII

Le vieux praticien avait trop de science et trop d'expérience pour qu'il lui fût possible de s'abuser.

Les changements fâcheux survenus dans la santé de Mme Rollin n'apparaissaient que trop nettement à ses yeux.

L'intelligence s'obscurcissait. La mémoire faisait défaut.

Les craintes antérieurement éprouvées par le docteur pour la raison de sa cliente l'assaillaient de nouveau.

Il jugea utile d'adresser un certain nombre de questions à Mme Rollin, afin de se rendre exactement compte du progrès de l'anémie cérébrale dont elle souffrait.

Henriette avait des instants de lucidité complète, le reste du temps une sorte de voile s'étendait sur sa pensée.

Quand il quitta Mme Rollin, il fit signe à Marie-Blanche de le suivre, ce qu'elle fit.

Une fois seul avec elle dans une pièce voisine, il lui dit : — Ma chère enfant, il faut que je voie votre père.

En apparence, rien n'était plus naturel et plus simple que le désir exprimé par le docteur Germain.

Cependant Marie-Blanche, en l'entendant, ne put retenir ses sanglots.

— Ma mère est bien malade, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle au milieu de ses larmes avec un accent de désespoir.

— Il m'est impossible, ma pauvre enfant, de vous cacher la gravité de son état, répondit le médecin.

— Elle perd la raison... reprit Marie-Blanche.

— N'exagérons rien, mais prenons des précautions... Je tiens à causer avec M. Rollin. Est-il à l'hôtel ?

— Je n'en sais rien... nous le voyons si peu...

Le valet de chambre, questionné, répondit que son maître était sorti, et qu'on ne pouvait prévoir le moment de son retour.

— Monsieur est parti pour Lamorlaye, ajouta-t-il. Plusieurs de ses chevaux sont engagés demain dans les courses de Maison-Laffitte. Peut-être monsieur ne rentrera-t-il à Paris que dans quarante-huit heures, comme cela lui arrive assez souvent en pareille occasion...

— Je reviendrai demain matin... dit le docteur à la jeune fille.

Et il partit. Marie-Blanche retourna auprès de sa mère.

Combien triste, combien désolée maintenant, l'existence de la pauvre enfant !

Seule, toujours seule, dans cet hôtel, avec Henriette malade, elle sentait son âme s'assombrir et son cœur se briser.

Où chercher une consolation ? un soutien ? Son père ?

Sans se permettre de le juger, Marie-Blanche savait bien qu'elle ne pouvait compter sur lui.

Elle ne se sentait pas aimée. La pensée d'une catastrophe, prochaine peut-être, lui causait une indicible épouvante.

Elle pensa à l'abbé d'Areynes, cette vivante incarnation de la bonté, de la loyauté, du dévouement.

Il aimait sa mère comme une sœur ; il l'aimait, elle aussi paternellement.

Elle était sûre de lui.

Il ne demanderait qu'à lui prodiguer ses conseils et son appui. Il trouverait peut-être moyen de rendre un peu de courage à son âme défaillante.

Elle lui écrivit un billet de quelques lignes, un billet désolé, pour l'appeler à son aide, indiquant que la raison de sa mère faiblissait.

Aussitôt ce billet envoyé à la poste elle se sentit plus calme.

L'abbé d'Areynes, à coup sûr, allait venir.

Par le courrier du soir il reçut la courte lettre de sa petite cousine et il ressentit une émotion profonde.

Ces quelques lignes, qui semblaient tracées avec des larmes, ravivaient ses angoisses.

Le docteur Germain, nos lecteurs ne l'ont peut-être pas oublié, lui avait fait part, antérieurement, des inquiétudes que lui inspirait Mme Rollin.

Le billet de Marie-Blanche indiquait clairement que la situation devenait grave.

Que faire ?

A côté d'Henriette il y avait Gilbert, ce misérable cause de tout le mal, ce bandit sans foi ni loi qui lui avait dit :

— Je vous chasse !

Il avait juré de ne jamais remettre les pieds à l'hôtel de la rue de Vaugirard, et sa dignité d'homme et de prêtre lui commandait de tenir son serment.

Mais il y avait là deux femmes qu'il chérissait.

Pouvait-il les abandonner au moment où Henriette se trouvait menacée d'aliénation mentale ?

Il songea à Lucien de Kernoël.

Le fils du comte de Kernoël était un savant déjà, malgré sa jeunesse, et nous savons qu'il s'occupait spécialement des maladies mentales.

Son amour pour Marie-Blanche, sa fiancée, amour partagé, faisait de lui le consolateur indiqué de la mère et de la fille. C'est lui qui relèverait leur courage et qui, devenu le collaborateur du docteur Germain, se dévouerait corps et âme pour le salut d'Henriette.

L'abbé d'Areynes appela Raymond Schloss.

Lis cela, lui dit-il en lui tendant la lettre qu'il venait de recevoir. Raymond lut et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Qu'allez-vous faire, monsieur l'abbé ? demanda-t-il.

— Je vais essayer de tout concilier... Prends une voiture, fais-toi conduire à la Salpêtrière... Demande Lucien de Kernoël... S'il est de service, dis-lui que j'ai besoin de le voir sans le moindre retard, et que je le prie de se faire remplacer par un de ses collègues. Enfin, ramène-le avec toi... Avant d'aller à la Salpêtrière, passe chez lui... il pourrait s'y trouver... Va, mon bon Raymond, et hâte-toi !...

Le brave Lorrain se rendit tout d'abord au boulevard de l'Hôpital où Lucien demeurait.

Le jeune homme était de service.

A la Salpêtrière Raymond se servit du nom de l'abbé d'Areynes pour obtenir une entrevue immédiate.

Lucien, prévenu, accourut, et très inquiet en voyant le visage bouleversé de Schloss, demanda :

— Que se passe-t-il donc ?

— Une chose très grave, monsieur Lucien... il faut m'accompagner tout de suite rue des Tournelles...

— Mais je suis de service de nuit... je ne puis m'absenter.

— Il faut que vous le puissiez... A quelle heure commence votre service ?

— A dix heures...

— Vous pourrez être de retour ici pour l'heure qui vous est assignée... Prévenez qui de droit et qu'un de vos collègues prenne votre place au besoin... Le temps presse...

— Attendez-moi, répondit Lucien sans demander d'autre explication.

Et il disparut.

Au bout de cinq minutes il revint.

— Je suis libre jusqu'à demain, dit-il. Partons...

Une demi-heure plus tard il se trouvait rue des Tournelles, en présence de Raoul d'Areynes qui lui fit aussitôt connaître la raison pour laquelle il l'appela auprès de lui.

Lucien éprouva, en l'écoutant, autant de tristesse que d'effroi.

— Marie-Blanche et le docteur Germain n'exagèrent-ils pas la situation ? murmura-t-il, ne voient-ils pas les choses trop en noir ?

— Il ne faut pas espérer cela, mon ami. Depuis longtemps déjà le cas était prévu par le docteur en qui j'ai grande confiance... Ma pauvre cousine a subi dans sa vie de terribles secousses... surtout depuis quelques années... Ce qui arrive ne peut donc nous surprendre... Marie-Blanche m'appelle à son secours. Tu sais pourquoi je ne peux pas aller à l'hôtel de la rue de Vaugirard, mais je ne veux abandonner ni la mère, ni l'enfant... C'est toi qui me remplaceras...

— Moi !

— Toi-même...

— Mais vous m'aviez interdit de franchir le seuil de cette maison où je trouverai M. Rollin...

La consigne est levée... Ce n'est point Lucien de Kernoël, mon pupille, qui franchira le seuil de cette maison d'où on m'a chassé, ce n'est point non plus le fiancé de Marie-Blanche, c'est le médecin, le médecin, être impersonnel, qui n'a ni amis, ni ennemis, et dont le devoir est d'aller partout, au nom de la science, soulager et guérir !

— Mais le docteur Germain est depuis longtemps le médecin de Mme Henriette... Ne serait-ce point lui faire injure que de marcher sur ses brisées et de me rendre à la rue de Vaugirard sans y avoir été appelé par lui ?

— Le docteur est notre ami... Il sait ce que tu vaudras. Il sera heureux, j'en suis sûr, de te voir joindre tes soins à ceux qu'il donne à notre chère malade... Ta soirée est-elle à toi ?

— Avec beaucoup de peine, et grâce à votre nom, j'ai obtenu de me faire remplacer cette nuit, mais il faudra que je sois présent demain matin, à la Salpêtrière, à la visite de mon chef de service...

— A quelle heure ?

— A dix heures.

L'abbé d'Areynes se leva, endossa une pelisse, prit son chapeau et dit à Lucien :

— Viens...

— Où allons-nous ?

— Chez le docteur Germain. Quand nous l'aurons vu, tu viendras dîner avec moi, et nous déciderons ce que tu devras faire.

La voiture qui avait amené Lucien attendait et les deux hommes y montèrent.

Ce fut avec une satisfaction réelle que le médecin d'Henriette vit arriver l'abbé et son pupille.

— Si vous n'étiez pas venu ce soir, je serais allé chez vous demain... dit-il à l'aumônier, après avoir serré ses mains et celles de Lucien, vous savez tout, n'est-ce pas ? Marie-Blanche vous a écrit ?

— Oui ! Mais n'exagère-t-elle pas ?

— Il est impossible qu'elle exagère... Les symptômes sont des plus alarmants... Ce que je redoutais arrive...

— Le mal ne peut-il être enrayé ? demanda l'abbé d'Areynes.

— Il le pourrait, certes, s'il existait un moyen de ramener le calme dans l'esprit de Mme Rollin... Ce qui désorganise le cerveau ce sont les pensées accablantes qui s'y succèdent sans relâche... Mon cher Lucien, ajouta le docteur, la direction toute spéciale donnée à vos études médicales et votre collaboration habituelle avec les professeurs les plus éminents me rendrait, dans les conditions particulières où nous nous trouvons, votre concours bien précieux... Voulez-vous me l'accorder ?...

Lucien aurait pu répondre :

— Nous venions vous l'offrir...

Il se contenta de s'écrier :

— Si je le veux ? Ah ! certes oui, et de bien grand cœur !

— J'en étais sûr d'avance et je vous remercie... Alors, demain, vous viendrez avec moi à l'hôtel de la rue de Vaugirard ?...

— A quelle heure ferez-vous votre visite ?...

— Vers onze heures. Serez-vous libre ?

— Je serai libre à dix heures et demie... Je quitterai immédiatement la Salpêtrière, je sauterai dans une voiture et j'irai vous attendre à la porte de l'hôtel...

— Voilà qui est convenu, le premier arrivé attendra l'autre.

Le jeune homme demanda quelques explications relatives aux symptômes observés par le vieux praticien, puis il se retira avec l'abbé d'Areynes.

— Permettez-moi de ne pas dîner avec vous... lui dit-il. Je vais rentrer immédiatement à la Salpêtrière, m'installer à la bibliothèque, et pendant toute la nuit étudier les livres des maîtres où je chercherai, où je trouverai des armes pour le combat.

— Va, mon enfant, répondit le prêtre.

LIX

Dans la propriété de Lamorlaye où se trouvaient les écuries d'élevage et de courses de Gilbert Rollin existait un pavillon d'habitation réservé au maître.

Ce pavillon était de petites dimensions, mais confortable.

C'est là que le mari d'Henriette prenait ses repas et couchait quand il faisait à Lamorlaye un séjour plus ou moins long.

Deux vastes bâtiments contigus aux écuries servaient de logements aux employés de toutes sortes.

Gilbert, après le crime avorté de la rue Férou, était venu s'occuper de ses chevaux engagés dans différents steeple-chases, et chercher dans une solitude relative, à rafraîchir son sang brûlé par les heures fiévreuses qui venaient de se succéder.

Haute d'argent il était mis à l'écart par la drôlesse à qui il avait donné le petit hôtel de la rue Prony, et dont il entretenait le luxe sur un grand pied grâce aux revenus d'Henriette.

Maintenant qu'il ne pouvait plus mettre la main sur ces revenus, la drôlesse lui fermait sa porte quand il n'avait pas eu de chevaux gagnés ou une banque heureuse au baccara.

Les fournisseurs dont les factures et les traites revenaient impayées savaient à merveille que Gilbert Rollin était très mal dans ses affaires, et, comme il arrive toujours en pareil cas, se décidaient à pourchasser à boulets rouges le débiteur hors d'état de les satisfaire.

En arrivant à Lamorlaye, il y trouva une foule de lettres menaçantes et des visites plus menaçantes encore.

Il ne pouvait se dérober.

Un obstacle était là, devant lui.

Il fallait, ou trouver un moyen quelconque de le franchir et de retomber sur ses pieds, ou se résigner à la culbute définitive et ne plus songer à se relever.

Pendant une partie de la nuit il fit des chiffres, relevant ses comptes.

Le total des sommes à payer l'épouvanta.

Il ne se coucha pas avant trois heures du matin, ne dormit point et se leva à sept heures, inquiet, la tête en feu.

À peine debout, on vint lui annoncer qu'une dizaine de personnes l'attendaient, marchands de fourrages, selliers, carrossiers, etc., etc., tous ses créanciers, tous exaspérés par une trop longue série de promesses jamais suivies d'exécution.

Il alla les trouver et il essaya de les traiter cavalièrement.

Mal lui en prit. Un créancier furieux oublie volontiers les lois de la politesse la plus élémentaire. On lui dit des mots très durs. On alla jusqu'à l'appeler filou, ce qui est désagréable à entendre, même quand l'épithète est méritée.

Gilbert proposa de petits acomptes.

On les refusa avec un prodigieux ensemble.

Pendant, de guerre lasse, et quand les créanciers se furent enroulés à force de crier, ils finirent par lui accorder quinze jours de grâce.

Si, le quinzième jour, l'arriéré n'était pas intégralement soldé, les huissiers se mettraient de la partie.

Rollin respira.

Il avait des chevaux engagés dans les courses de Maisons-Laffitte, de Vincennes et d'Auteuil, et, comme tous les jours, il comptait sur la veine, il y croyait, ou plutôt il se battait les flancs pour y croire.

Après quarante-huit heures passées à Lamorlaye, il regagna l'hôtel de la rue de Vaugirard.

Il pensait y trouver un mot du pseudo-Grancey ou de Servais Duplat.

Ni l'un ni l'autre ne donnaient signe de vie.

Mais à défaut de lettre de ses complices, les lettres de créanciers foisonnaient à Paris comme à Maisons-Laffitte.

Il les froissa avec colère et sonna son valet de chambre.

— Savez-vous si madame est chez elle ? lui demanda-t-il.

— Madame est chez elle, monsieur, et malade... répliqua le domestique.

— Vous voulez dire souffrante, comme ces jours derniers... ?

— Malade, monsieur... tout à fait malade... Mademoiselle a écrit au docteur Germain qui est venu hier... Il désirait voir monsieur, je lui ai dit que monsieur était parti la veille pour Lamorlaye. Mademoiselle pleurait... ?

— Quand le docteur Germain doit-il revenir ?

— Aujourd'hui, certainement... ?

— C'est bien... ?

Le valet de chambre se retira.

— Il faut attendre que le docteur ait fait sa visite, se dit Gilbert resté seul, ensuite, nous verrons.

Ce fut Lucien de Kernoël qui se trouva le premier au rendez-vous pris la veille avec le docteur.

Celui-ci, d'ailleurs, ne se fit pas attendre longtemps.

À onze heures trois minutes il descendait de voiture à la porte de l'hôtel, et serrait la main du jeune homme en lui disant :

— Je suis heureux de votre exactitude, mon ami... entrons vite... ?

Lucien sonna. La porte s'ouvrit et les deux médecins franchirent le seuil.

Au coup de timbre annonçant des visiteurs, Gilbert souleva le rideau de l'une des fenêtres de son cabinet de travail donnant sur la cour.

Il reconnut le docteur Germain, mais non la personne qui l'accompagnait.

— Ah ! ah ! ils sont deux ! murmura-t-il. Une consultation... ?

Il parait que le cas est grave... Le docteur m'a demandé hier... ? Il me demandera certainement aujourd'hui... ? Attendons.

Médecin attiré de la maison, le vieux praticien et Lucien de Kernoël furent immédiatement conduits à l'appartement d'Henriette.

Par un caprice de malade à peu près inconsciente de ses actes, Mme Rollin avait voulu se lever de bonne heure et s'était installée dans le petit salon qui nous est connu.

Là elle avait pris au hasard un volume sur une table, parmi plusieurs autres ouvrages illustrés, et elle le feuilletait machinalement, ne lisant pas une page mais s'absorbant par instants dans la contemplation des gravures.

Marie-Blanche, prévenue par sa femme de chambre et rapidement habillée, était venue la rejoindre.

Quand elle entra dans le petit salon, Henriette, absorbée par ses gravures, ne tourna même pas la tête.

Le cœur serré, Marie-Blanche s'approcha d'elle, l'entoura de ses bras et l'embrassa avec effusion.

Ces baisers semblèrent raviver pour un instant l'intelligence engourdie de la malade qui se redressa et, attirant à elle la jeune fille, lui rendit ses caresses.

— Je me suis levée plus matin que de coutume... lui dit-elle ensuite, je m'ennuyais au lit... ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas fait appeler, mère chérie ?

— Parce que je voulais te laisser dormir, ma mignonne... Tu te fatigues, je le sais bien, va ! Mais le moment approche où j'irai mieux, et alors nous prendrons des distractions... Nous irons voir l'abbé d'Areynes, mon cher cousin... Il me semble que nous ne l'avons pas vu depuis bien longtemps... et nous irons voir aussi Lucien, ce cher enfant... Pourquoi vient-il si peu... ?

Le visage de Marie-Blanche était devenu rayonnant. Son cœur maintenant débordait de joie.

Sa mère lui parlait de Lucien. Donc la mémoire lui revenait ! !

— Oui, mère chérie, dit-elle, oui nous verrons Lucien, nous irons chez mon grand cousin qui nous aime tant, Tu as raison, il faut te distraire... ne pas rester enfermée à l'hôtel... Mon père te l'a bien recommandé... ?

En entendant ces mots : *Mon père te l'a recommandé...* Henriette eut un frisson soudain. Son front se plissa, son visage devint sombre... ?

— Ne me parle pas de ton père, dit-elle avec emportement, d'un ton dur et d'une voix changée, en portant ses deux mains à son front, je ne veux pas le voir... Ne m'en parle jamais ! !

Marie-Blanche allait répondre.

Le bruit léger que fit en s'ouvrant la porte du petit salon l'en empêcha.

Elle se retourna vivement.

La femme de chambre était sur le seuil.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda la jeune fille.

— C'est monsieur le docteur... fit la femme de chambre à voix basse.

Marie-Blanche se hâta de sortir.

Elle voulait, avant que le médecin n'entrât, lui parler de l'état dans lequel sa mère se trouvait en ce moment.

Un cri de surprise et de joie s'échappa de ses lèvres quand elle aperçut Lucien de Kernoël.

— Lucien... Lucien... Vous ici... balbutia-t-elle ensuite toute rougissante, en tendant au jeune homme sa petite main qu'il pressa avec amour, mais sans oser la porter à ses lèvres.

— J'accompagne le docteur, répondit-il.

— Merci de l'avoir amené ! dit elle au vieux médecin en accompagnant ses paroles d'un affectueux regard. Vous ne pouviez me procurer un plus grand bonheur !... ?

— Ce bonheur, ma chère enfant, vous le devez à l'abbé d'Areynes.

— Oh ! ce cher grand cousin ! ! murmura la jeune fille.

— Je vous apporte ses consolations et ses conseils... fit Lucien. Soyez courageuse et forte... Demandez à Dieu de nous venir en aide, et comptez sur nous... ?

— Comment va ce matin notre malade ? demanda le docteur Germain.

— Elle me semble mieux. La mémoire paraît revenir. Tout à l'heure elle m'a parlé de Lucien... ?

— Comment a-t-elle passé la nuit ?

— Elle s'est endormie d'un très calme sommeil vers minuit et demi... Je l'ai quittée alors pour aller me reposer moi-même... Ce matin elle s'est levée à huit heures... ?

— Si tôt ! !

— Sa femme de chambre m'a dit que depuis pas mal de temps déjà elle ne dormait plus.

— Ses dispositions en ce moment ?

— Elles étaient bonnes d'abord et sont devenues soudainement mauvaises par ma faute... ?

— Comment ?

— J'ai eu la maladresse de lui parler de mon père... ?

— Nous pouvons entrer ?

— Certes oui !... Dois-je vous annoncer ?

— Je vous en prie.

— Tous les deux ?

—Non... dit vivement Lucien, le Dr Germain seul.

—Pourquoi ?

—Parce que je désire me rendre compte de l'effet produit sur elle par mon apparition inattendue.

—Venez donc...

Et Marie-Rose entra la première dans le petit salon.

Mme Rollin fixait, sans le voir, un point de la tenture.

Ce regard, tout à la fois fixe et vague, prouvait qu'aucune pensée n'occupait son esprit.

—Mère chérie, dit la jeune fille en s'approchant d'elle, c'est notre ami, le bon docteur, qui vient te voir...

Un sourire sans expression vint aux lèvres d'Henriette.

Elle se tourna vers le médecin.

Lucien de Kernoël était à côté de lui.

En voyant le jeune homme elle parut surprise.

La brusque contraction de ses traits annonçait qu'un travail pénible se faisait dans son cerveau ou plutôt dans sa mémoire.

Tout à coup, ses traits se détendirent, les plis de son front s'effacèrent, une lueur joyeuse s'alluma dans ses yeux.

—C'est Lucien ! fit-elle en se levant, en allant à lui et en lui passant amicalement les deux mains sur les épaules,

Mais aussitôt, elle ajouta :

—Comment donc es-tu à Paris ? Je te croyais là-bas... bien loin... de l'autre côté des océans... avec ton père...

La lueur, à peine ravivée, venait de s'éteindre de nouveau.

Henriette se laissa tomber sur un fauteuil, pâle, les mains agitées d'un petit tremblement, puis elle s'immobilisa, les yeux ouverts et vitreux, comme une femme frappée de catalepsie.

Lucien passa rapidement le revers de sa main sur ses yeux pour essayer deux larmes qu'il sentait prêtes à couler.

Il se disait tout bas :

—C'est la folie à bref délai ! la folie inguérissable peut-être...

Le Dr Germain s'assit à côté d'Henriette et lui parla.

Non seulement elle ne lui répondit point, mais elle ne parut même pas l'entendre.

Le vieux praticien hocha la tête avec épouvante.

Lucien intervint à son tour.

Il parla.

Quelques monosyllabes s'échappèrent des lèvres à demi fermées de Mme Rollin, mais c'étaient des sons vagues et sans suite, sans signification.

Les deux médecins échangèrent un regard.

Nous avons besoin de vous consulter, ma chère enfant... dit le Dr Germain à Marie-Blanche, muette spectatrice de cette scène désolante et que les larmes étouffaient.

—Venez, répondit-elle.

LX

La jeune fille conduisit le docteur et Lucien dans la bibliothèque attenante au petit salon.

Là, prenant les mains de son fiancé et les pressant entre les siennes, elle balbutia, avec un désespoir contenu, en étouffant ses sanglots, en empêchant ses pleurs de jaillir :

—Ma pauvre mère ne peut être perdue ! Il faut la sauver !...

Sauvez-la !... Vous la sauverez, n'est-ce pas ? La folie qui la menace la tuerait, et si ma mère mourait je sens qu'il me serait impossible de lui survivre. Vous voyez bien, Lucien, que si vous m'aimez, si vous me voulez pour femme, il faut sauver ma mère !...

Le docteur Germain, comprenant qu'en ce moment Lucien était incapable de répondre, et lui-même profondément troublé par la douleur si touchante de Marie-Blanche, prit la parole.

—Chère enfant, dit-il, tout ce qu'il sera humainement possible de faire, nous le ferons, je vous le jure ! Priez Dieu qu'il nous aide !...

—Et il vous écoutera... Comment n'écouterait-il pas un de ses anges ? ajouta Lucien. Ayez confiance !...

—Retournez auprès de votre mère et soyez calme, fit le docteur Germain.

Marie-Blanche essuya ses yeux et rentra dans le petit salon.

Restés seuls les deux médecins se regardèrent.

—Eh bien ? demanda le premier Lucien.

—Eh bien ! la pauvre femme me paraît perdue, à moins qu'elle ne reçoive des soins spéciaux que nous ne pouvons lui donner ici, car nous nous trouvons en face, non d'une anémie cérébrale, comme je l'avais cru d'abord, mais d'une paralysie intermittente du cerveau...

—Vous conseillerez alors l'internement dans une maison de santé.

—Oui, et je n'hésiterais pas.

—Permettez-moi, cher maître, d'être d'un avis opposé au vôtre...

Le transport de la malade dans un asile d'aliénés déterminerait, selon moi, une secousse funeste que nous devons éviter à tout prix... Tout à l'heure, je l'avoue, j'ai cru à la folie à bref délai et peut-être

inguérissable... Le sang-froid m'est revenu et mon opinion s'est modifiée. Je crois maintenant que nous pourrions, par un traitement discuté entre nous, amoindrir l'agitation nerveuse et enrayer les progrès du mal... Au contraire, en enlevant la malade à son milieu, à toutes ses habitudes, nous augmenterions la nervosité, sans compter que nous nous priverions de celle de nos chances sur laquelle je compte le plus... la présence de Marie-Blanche... Cette enfant aura pour sa mère, qu'elle adore, les soins, les prévenances que ne sauraient avoir les infirmières d'une maison de santé, si bien tenue qu'elle soit... Croyez-moi, cher docteur, si Mme Rollin peut être sauvée c'est par Marie-Blanche qu'elle le sera.

—La pauvre enfant succombera à la tâche !...

—Non. Elle aura la force, ayant le dévouement !

—C'est possible, mais nous n'éloignerons pas notre malade du danger permanent qui réside dans cette maison...

—De quel danger parlez-vous, cher maître ? demanda Lucien.

—Oubliez-vous donc les paroles de Marie-Blanche s'accusant d'avoir amené par sa faute la crise de Mme Rollin... "J'ai eu la maladresse de lui parler de mon père..." nous a-t-elle dit.

Lucien tressaillit.

—C'est vrai... murmura-t-il, c'est par cet homme que souffre Mme Rollin... c'est de lui que vient tout le mal... Mais on peut s'adresser à son cœur, lui faire connaître le réel état de sa femme, qu'il ignore certainement, lui dire enfin que sa présence auprès d'elle risque d'aggraver cet état et de rendre tous nos efforts inutiles...

Le docteur Germain hocha la tête.

—Ce que vous proposez là, murmura-t-il, est une chose bien délicate et d'une réalisation difficile...

—Ne vous sentez-vous donc point le courage de parler à M. Rollin ?...

—Si... Mais il faudra prendre beaucoup de ménagements...

—Nous les prendrons...

—Entendons-nous d'abord au sujet des prescriptions à faire à la malade... Nous verrons ensuite M. Rollin...

Après s'être mis d'accord avec son jeune confrère sur tous les détails du traitement, le docteur Germain écrivit une ordonnance que l'on remit à Marie-Blanche en lui donnant des indications précises sur la manière dont les médicaments devaient être administrés.

Ceci fait, les deux médecins demandèrent à être conduits auprès de M. Rollin.

Le mari d'Henriette s'attendait à ce que le vieux praticien viendrait chez lui en sortant de chez sa femme.

Il n'éprouva donc aucune surprise lorsque son valet de chambre vint lui annoncer que les docteurs qui soignaient Madame désiraient le voir.

—Le docteur Germain ? demanda Gilbert.

—Oui, monsieur.

—Savez-vous quel est l'autre ?

—C'est M. Lucien de Kernoël.

En entendant ce nom Rollin fronça les sourcils et ses traits se contractèrent violemment. Mais cela n'eut que la durée d'un éclair.

—Le pupille... le protégé de l'abbé d'Areynes... murmura-t-il, puis, tout haut, à son valet de chambre : Faites entrer ces messieurs...

Une minute plus tard les deux visiteurs étaient introduits auprès du complice de Servais Duplat et de Gaston Depréty.

En voyant Lucien, l'habile comédien joua l'étonnement.

—M. de Kernoël avec notre bon docteur Germain ! s'écria-t-il. Voilà une visite à laquelle j'étais bien loin de m'attendre ! Depuis longtemps déjà, vous, si assidu autrefois, vous paraissiez avoir oublié le chemin de l'hôtel ! ! Vous étiez mal conseillé sans doute...

Cette dernière phrase visait l'abbé d'Areynes.

Lucien ne s'y trompa point.

—A mon âge on ne prend conseil que de soi-même... répondit-il, avec une politesse froide. Mme Rollin est malade, et le docteur Germain, mon cher et vénéré maître, a bien voulu me prier de me joindre à lui pour une consultation. J'ai accepté avec d'autant plus d'empressement que j'ai toujours été reçu dans cette maison avec la plus grande bienveillance et que mon cœur est plein de gratitude.

Si je me suis tenu à l'écart pendant quelque temps, c'est que mes études m'absorbaient... Aujourd'hui, c'est comme médecin, rien que comme médecin, que je viens ici, et pour vous entretenir de notre visite à Mme Rollin que nous vous avons fait prier de nous recevoir.

Le ton digne et froid de Lucien en imposa à Gilbert qui ne crut pas devoir répliquer.

—Je suis tout à vous, messieurs, fit-il en indiquant de la main des sièges. Veuillez vous asseoir et vous expliquer... Ma femme est souffrante, je le sais, mais j'étais bien loin de croire que sa santé fût assez compromise pour rendre nécessaire une consultation dont je n'étais pas prévenu...

CHOSSES ET AUTRES

La ville la plus malpropre et la plus insalubre du globe est Amoy, en Chine.

Les dettes, c'est comme les enfants, plus c'est petit, plus ça crie.

Le dernier recensement d'Allemagne montre une population de 51,758,314 âmes.

Le secrétaire de la guerre aux États-Unis a demandé \$23,000,000 au Congrès pour maintenir l'armée régulière.

POUR LES ENRHUMÉS

Si vous toussiez, le *Baume Rhumal* vous soulagera et vous guérira rapidement. Tous ceux qui en ont fait usage en ont obtenu les meilleurs résultats. Les médecins eux-mêmes s'en servent et le prescrivent à leurs malades. On le vend partout 25 centimes la bouteille.

Sur les 17 câbles transatlantiques qui ont été posés, il n'y en a que sept qui sont en usage; les autres n'ont pu faire le service.

Les anciens Grecs, malgré leur génie sur d'autres, n'ayant qu'une faible idée de l'usage de l'arche, n'ont jamais pu construire de pont sous aucune forme.

LA MEILLEURE ARME

Dans la prochaine guerre européenne à qui appartiendra la victoire? Telle est la question que se posent les peuples et les nations et tous de répondre: à celui qui aura la meilleure arme. Pour vaincre la toux, le rhume, les bronchites, les maux de gorge et de poitrine il faut aussi une bonne arme et la meilleure est le *Baume Rhumal*, qui se vend partout 25c le flacon.

Une chaîne de fulmicoton pressé, attaché autour du tronc des plus gros arbres et auquel on met le feu, coupera l'arbre instantanément et fera une coupe aussi unie qu'avec une hache. Les bucherons des forêts géantes du Montana, de l'Idaho et Washington disent que c'est le moyen le plus économique d'abattre les arbres, qui ait encore été employé.

UN TRÉSOR.

Cherchez dans tous les spécifiques connus pour combattre la toux, guérir le rhume, le catarrhe le plus invétéré, les maux de gorge et toutes affections de la poitrine, il n'en n'est pas un seul qui surpasses le *Baume Rhumal*. Ses effets curatifs sont absolument certains et reconnus de tous ceux qui en ont fait usage. Son prix est à la portée de toutes les bourses, ce qui en fait un véritable trésor pour tout le monde. Si vous toussiez vous avez besoin de prendre le *Baume Rhumal*. En vente partout, 25 centimes la bouteille.

On the *Bowery*, cette pièce si populaire, tient l'affiche, cette semaine, au Royal. Les amateurs savent combien ce drame est bien monté et de quelle étoffe sont faits les artistes qui composent la troupe. Citons, en première ligne, le fameux Steve Brodie, qui s'est rendu célèbre en sautant du haut du pont de Brooklyn dans la rivière de l'Est, et nombre d'autres dont les noms sont bien connus.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, et siccité. Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — À l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Tache de rousseur.

11 date de 1849

GAZES, Paris

St-Denis, 18

L'Excès de Travail
AMÈNE
La PROSTRATION NERVEUSE

Guérison complète par l'usage de la
Salsepareille d'Ayer

"Il y a quelques années, en raison d'une attention trop soutenue à mes affaires, ma santé s'affaiblit. Je devins nerveux et il me fut impossible de surveiller mes intérêts et de plus je montrai tous les symptômes de dépérissement. Je pris trois bou-

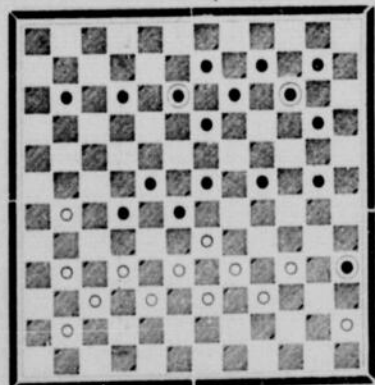


teilles de Salsepareille d'Ayer et je commençai immédiatement à aller mieux et peu à peu mon poids augmenta de cent vingt-cinq à deux cents livres. Je crois que mes enfants seraient aujourd'hui orphelins de père si ce n'eût été pour la Salsepareille d'Ayer de laquelle je ne puis dire trop de bien." — H. O. HINSON, Maître de Poste et Planteur, Kinard's, S. C.

La Salsepareille d'Ayer
La Seule qui ait reçu une Médaille à l'Exposition de Chicago.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 182
Composé par M. E. Jacques, Montréal
Noirs — 17 pièces



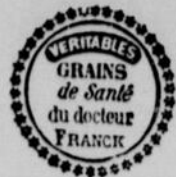
Blancs — 13 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 180

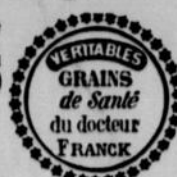
Blancs	Noirs
40	34
35	28
34	27
45	38
46	40
29	5
5	3 gagnent.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRE; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

PURGATIFS * DÉPURATIFS
ANTISEPTIQUES



Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle
CONTRE LES
ENGORGEMENTS D'INTESTINS
(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)
Très contrefaits et imités sous d'autres noms.
Exiger l'Étiquette LIQUIDE EN 4 COULEURS
à se dans chaque boîte. DANS TOUTE LES PHARMACIES.



Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposés au gouvernement ou des placements de fonds en fiduci commis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

Librairie Française

G. HUREL
1615, Notre-Dame, Montréal

Seul agent du *Petit Journal* et autres journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Précieuses pour marchands.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"

Mme ADELINA PATTI dit: "Elle est sans pareille."
Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum
Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engelures
J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada:
C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**MUÏLE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**MUÏLE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE:
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

POUDRE
— POUR —
LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix: 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CRUAGES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU, Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

J. EMILE VANNIER
(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER
Architectes et Évaluateurs
162-RUE SAINT-JACQUES 162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

La Nouvelle Revue
16, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice: Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

12 mois	12
6 mois	6
3 mois	3
1 an	12
6 mois	6
3 mois	3

Prix et souscriptions: Paris et Départements 50^{fr} 58^{fr} 62^{fr}
Etranger 55^{fr} 63^{fr} 67^{fr}

On s'abonne sans frais dans les bureaux de la Revue, les agents des Grands Journaux et les libraires.

ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie

Nouveautés
DU Printemps

Notre assortiment est au grand complet, et le choix est des plus variés.

Empressez-vous de venir le voir.

- Nouvelles Indiennes.
- Nouvelles Batiste Française.
- Nouveaux Guillaumes.
- Nouv. Mousselines des Indes.
- Nouveaux Crépons.
- Nouveaux Plissés.
- Nouvelles Mousselines Frilby, le dernier mot de la mode pour Matinées.

Demandez à voir nos Nouvelles Toiles à 33 1/2 pour cent de réduction.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

Lapresse & Laperrière
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TÉLÉPHONE 7283



FAUSSES DENTS
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2848.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

PRODUITS DE LA
GRANDE CHARTREUSE
LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.
Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier:
POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXICER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS
Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE
AU CANADA
LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS
ALIMENTAIRES
de **MONTREAL** (limitée).
L. Garnier

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St-Laurent

TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les mercredis

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 10 cts en timbres pour frais de port.

EXTRA-VIOLETTE *Violette* **AMBRE ROYAL**
Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE
Nouveau Parfum extra-fin.
PARIS
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.
SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patron, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

NOUVELLES

Etoffes à Robes Noires

On vient de recevoir cinq caisses de nouvelles étoffes à robes noires, jolis tissus et dessins de goût, valeur excellente à la

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITE LIMITEE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

LE

Plus Grand Magasin

DE MONTREAL

Vente de Couvrepieds et de Couvertures

Nous offrons, toute cette semaine, notre stock de couvertures blanches, de couvrepieds et de coute pointe "Eiderdown" à des prix beaucoup plus bas que d'habitude.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Vente Spéciale de Pelleterie

C'est maintenant le temps des collerettes, des manchons, des cacques et des gilets en fourrure, lesquelles marchandises se vendent à des prix très réduits, à la

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Le Magasin de Tapis de Montréal

Le magasin populaire pour toute sorte de tapis, où l'on peut trouver la plus grande variété de tapis de première classe à des prix les plus bas possibles est celui de

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Occasions de Bon Marche dans les Articles de Mode

Lot spécial dans les chapeaux colorés en feutre, formes nouvelles, vendues à 15c.

Lot spécial de chapeaux en feutre, formes variées, pour dames vendus à 15c.

Lot spécial de chapeaux en feutre, formes nouvelles, pour dames, valant 75c pour 50c.

Lot spécial de chapeaux en feutre, première classe, pour dames, valant 80c pour 67 centimes.

Lot spécial de chapeaux en feutre, garnies, formes variées pour enfants valant 75c pour 50c.

Tous les articles de mode et garnitures à moitié prix.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Nattes et Paillassons

Nattes et paillassons Mandarins, japonais de palais, dans une variété de patrons nouveaux.

Nattes et paillassons japonais.

Nattes et paillassons chinois.

Dans les plus riches dessins orientaux.

Magnifiques nattes chinoises, 17c chaque.

Magnifiques paillassons japonais, 15 cts chaque.

Nouvelles Soies

Justement reçu plusieurs caisses contenant les dernières nouveautés et effets dans les soies de fantaisie pour la saison prochaine.

THE S. CARSLY CO. (Limited)

1765 à 1783, Notre-Dame